N° 66 MARS 1925.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La mortification

ou purification active

Le progrès spirituel est avant tout celui de la charité, qui doit nous faire accomplir de mieux en mieux les deux grands préceptes de l'amour de Dieu et du prochain, auxquels les autres préceptes et les trois conseils évangéliques sont subordonnés. En d'autres termes, il faut rendre à Dieu l'amour qu'il nous manifeste en nous créant, en nous conservant, en nous faisant participer à sa vie intime, en augmentant en nous la vie de la grâce pour nous conduire à celle de l'éternité. Ce progrès de la charité se mesure non pas aux consolations sensibles, qui accompagnent parfois la dévotion, mais à ses deux manifestations essentielles : la mort au péché et la configuration progressive au Christ Jésus, par l'imitation de ses vertus.

Considérons ces deux manifestations de notre avancement spirituel, et d'abord la mort au péché. Notre-Seigneur « *s'adressant à tous* », remarque saint Luc (IX, 23), a dit :

« *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et me suive.* » — « *Qu'il se renonce* », c'est la loi de la mortification, que nous devons nous imposer à nous-mêmes. « *Qu'il porte sa croix* », c'est l'obligation de supporter avec patience les épreuves que Dieu lui-même nous envoie pour nous purifier et nous faire travailler au salut des âmes. Pour faire entendre que le renoncement n'est pas une fin, mais un moyen, les maîtres de la vie spirituelle appellent souvent la mortification une purification active, que nous nous imposons, et la croix une purification passive, qui nous est imposée. C'est de ces deux formes de purification que nous parlerons, et tout d'abord, dans le présent article, de la première.

*
* *

I. — *Le Naturalisme pratique*

La mortification comme l'humilité, organisées d'une façon permanente dans la vie religieuse par la pratique des trois conseils de pauvreté, chasteté et obéissance, sont choses si contraires à l'esprit du monde, qu'il s'efforcera toujours d'en nier la nécessité. Le naturalisme pratique toujours renaissant sous une forme ou sous une autre, qu'il s'appelle américanisme ou modernisme, déprécie toujours la mortification et avec elle les vœux de religion, dans lesquels il veut voir non pas une délivrance, mais une entrave au bien que chacun doit faire autour de soi. Pourquoi, dit-il, tant parler de mortification, si le Christianisme est une doctrine de vie; de renoncement, si le Christianisme doit s'assimiler toute l'activité humaine, au lieu de la détruire ; d'obéissance, si l'Évangile est une doctrine de liberté? Ces vertus passives n'ont tant d'im-

portance que pour des esprits négatifs, incapables de rien entreprendre, et qui n'ont guère que la force d'inertie.

Pourquoi, ajoute-t-il, déprécier notre activité naturelle? Notre nature n'est-elle pas bonne? ne vient-elle pas de Dieu? n'est-elle pas inclinée à aimer son Auteur plus qu'elle-même et par-dessus tout? Nos passions elles-mêmes, ou émotions, c'est-à-dire les divers mouvements de notre sensibilité, désir ou aversion, joie ou tristesse, etc., ne sont moralement ni bonnes, ni mauvaises, elles le deviennent seulement selon l'intention de notre volonté qui leur donne son consentement, les éveille, les modère ou ne les modère pas. Et alors il n'y a pas à les mortifier, il faut seulement les régler: ce sont des forces à utiliser, et non pas à détruire. N'est-ce pas l'enseignement de saint Thomas, bien différent, ajoute-t-on, de celui de tant d'auteurs spirituels et en particulier de celui de l'auteur de l'*Imitation*, l. III, c. 54, là où il traite « des divers mouvements de la nature et de la grâce » en des termes qui font penser à ceux dont se serviront plus tard les jansénistes?

Pourquoi, continue le naturalisme pratique, tant combattre le jugement propre, la volonté propre? c'est verser dans le scrupule, se mettre dans un état de servitude, qui détruit toute spontanéité.

Pourquoi condamner la vie du monde, puisque c'est dans le monde que la Providence nous a placés, non pour le combattre, mais pour l'améliorer? La valeur de la vie religieuse se mesure à son influence sociale, et pour exercer cette influence, elle ne doit pas être contrainte par ces préoccupations excessives de renoncement, de mortification, d'humilité, d'obéissance. Elle doit au contraire laisser se développer le plus possible l'esprit d'initiative et toutes les aspirations naturelles, qui nous permettront de comprendre les âmes de notre temps et d'entrer en

contact avec ce monde que nous ne devons pas mépriser mais rendre meilleur.

Dans cette objection formulée par l'américanisme, reprise par le modernisme, le vrai est habilement mêlé au faux. On y invoque même l'autorité de saint Thomas.

De ce que selon lui les émotions ou mouvements de la sensibilité qu'il appelle *passions* sont *des forces à utiliser et non pas à détruire*, de ce qu'il faut les régler et non pas les faire mourir, il ne faut pas oublier que ces passions, dès qu'elles ne sont pas très bien réglées par la tempérance, le détachement, la chasteté, la force, la patience, l'humilité, la douceur, la justice, l'obéissance et par les autres vertus animées par la charité, deviennent les racines d'une multitude de défauts ou de vices. Parmi les nombreuses vertus qui se rattachent aux trois vertus théologales et aux quatre vertus cardinales, presque toutes doivent éviter deux vices contraires ; or ces vices et leurs conséquences qui subsistent en nous doivent être non pas seulement voilés, réglés ou modérés, mais ils doivent être extirpés bien sûr. Pour voir quel est, selon saint Thomas, le champ de la mortification, inspirée par la vertu de pénitence (1) en esprit de réparation, il suffirait d'énumérer les vices dont il traite dans la IIª IIæ de sa Somme théologique : *les sept péchés capitaux*, qui naissent des trois concupiscences et qui ont chacun six ou sept enfants souvent plus mauvais que le père qui les engendre (2). Cette terrible progéniture des péchés capitaux telle qu'elle est décrite par saint Grégoire compte plus de quarante vices, qui heureusement du moins ne sont pas connexes comme les vertus, car le royaume du mal ne saurait être un comme celui du bien, puisqu'il s'éloigne de l'unité (3). La matière

(1) Cf. IIIª, q. 85 : de virtute pœnitentiæ et de relatione ejus ad alias virtutes.

(2) Cf. Iª IIæ, q. 84.

(3) Iª IIæ, q. 73, a. 1, ad 1m.

de la mortification est éparse de côté et d'autre, mais, hélas ! elle ne manque pas, quoi qu'en disent les amateurs du « chemin court et facile » pour aller à Dieu.

Le naturalisme pratique répète aussi souvent ce principe de saint Thomas : « *La grâce ne doit pas détruire la nature, mais la perfectionner* ». Les mouvements de la nature, ajoute-t-on, ne sont pas si déréglés que le dit l'auteur de l'*Imitation* ; il faut le plein développement de la nature sous la grâce. Et comme on manque du véritable esprit de foi, on fausse le principe de saint Thomas qu'on invoque : il parle, lui, de la *nature* au sens métaphysique et non pas ascétique du mot, c'est-à-dire de la nature humaine comme telle, qui répond à la *définition abstraite* de l'homme, et donc de la nature en ce qu'elle a d'*essentiel* et de *bon*, œuvre de Dieu, qui doit être, bien sûr, perfectionnée et non pas détruite par la grâce. Il ne parle pas ici de la nature en tant que *déchue, blessée*, telle qu'elle est *concrètement* de fait depuis le péché d'Adam, déformée par notre égoïsme souvent inconscient qui se mêle à beaucoup de nos actes ; or c'est de cette nature blessée, dont les blessures sont longues à se cicatriser après le baptême, que parlent les ouvrages ascétiques et mystiques comme l'*Imitation* ; et ils ne font alors que redire ce qu'enseigne saint Thomas lui-même sur les suites du péché originel et de nos péchés personnels (I^a II^{ae}, q. 85 et 86).

Ces conséquences du péché, en tant qu'elles sont un désordre, doivent être détruites, bien sûr ; et cette destruction est l'œuvre de la grâce qui non seulement nous élève mais nous guérit, *gratia sanans et elevans*.

Comme le disait un excellent Père Maître à un jeune étourdi qui ne cessait d'invoquer le principe : « La grâce ne détruit pas la nature » : « Non seulement elle ne la détruit pas, mais elle la reconstitue, elle la *restaure*, en détruisant les germes de mort qui sont en elle, et ensuite elle la per-

fectionne d'autant plus que cette salutaire destruction a été plus radicale, comme le montre la vie de tous les saints. » C'est chez eux, et non pas ailleurs, qu'il faut voir ce que doit être le « plein développement de la nature sous la grâce » pour ne pas le fausser complètement, en détruisant nature et grâce sous prétexte de ne rien détruire.

L'équivoque plus ou moins voulue et entretenue par la médiocrité et la tiédeur sur les diverses acceptions du mot *nature* ne tarde pas à manifester ses désastreuses conséquences. L'arbre se juge à ses fruits. En voulant trop plaire au monde, ces apôtres d'un nouveau genre, au lieu de le convertir, se laissent convertir par lui. On les a vus premièrement méconnaître les conséquences du péché originel; à les entendre, l'homme naît bon, comme le disaient les Pélagiens et après eux J.-J. Rousseau. On les a vus en second lieu oublier la gravité infinie du péché mortel, comme offense à Dieu; ils ne l'ont guère plus considéré que du côté humain et extérieur par le mal qu'il nous fait visiblement dans la vie présente. Dès lors on a particulièrement méconnu la gravité des péchés de l'esprit : incrédulité, présomption, orgueil, et les désordres qui en sont la suite. Troisièmement et pour la même raison on a méconnu l'élévation infinie de notre fin surnaturelle; au lieu de parler de la vision béatifique et de la vie de l'éternité, on s'est mis à parler d'un vague idéal moral, teinté de religion, où disparaissait l'opposition radicale du ciel et de l'enfer.

Enfin quatrièmement les écrivains dont nous parlons ont considérablement oublié que le grand moyen pris par Notre-Seigneur pour sauver le monde, c'est la *Croix*.

Cette doctrine par ces quatre conséquences principales manifestait son principe : le naturalisme pratique ou la négation pratique du surnaturel ; principe qu'on a parfois avoué sous cette forme : « La mortification n'est pas de l'essence du Christianisme. »

⁂

2. — *La Nécessité de la mortification selon l'Évangile et saint Paul*

Il est clair que toutes ces inventions plus ou moins habilement présentées n'ont aucun rapport avec la vie et la doctrine de Notre-Seigneur et des saints. Le Sauveur n'est pas venu sur la terre pour y faire une œuvre humaine de philanthropie, mais une œuvre divine de charité, il l'a accomplie en parlant aux hommes plus de leurs devoirs que de leurs droits, en leur disant la nécessité de mourir tout à fait au péché pour recevoir en abondance une vie nouvelle, et il a voulu leur témoigner son amour jusqu'à mourir sur la croix pour les racheter. Les saints l'ont suivi, ils sont tous marqués à l'effigie de Jésus crucifié, tous ont aimé la mortification et la croix, qu'il s'agisse des saints de l'Église primitive, comme les premiers martyrs, de ceux du moyen-âge comme un saint Bernard, un saint Dominique, un saint François d'Assise, ou de ceux plus récents comme un saint Benoît-Joseph Labre ou le saint Curé d'Ars.

C'est que Notre-Seigneur avait dit « en s'adressant à tous : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et me suive. Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi, la sauvera. Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à se perdre lui-même?* » (Luc., IX, 23). — « *En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment tombé en terre ne meurt pas, il reste seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perdra; et celui qui hait sa vie en ce monde la conser-*

vera pour la vie éternelle » (Jean., XII, 24). — Bienheureux ceux qui ont, comme le disent les saints, cette sainte haine de leur propre moi, de celui fait d'égoïsme et d'orgueil ; ceux-là aiment saintement leur âme pour Dieu qu'ils glorifient dès ici-bas et dont ils chanteront la gloire dans l'éternité. — Et le Seigneur les aide dans ce travail de mort pour les faire vivre surabondamment de la vie nouvelle, car il l'a dit : « *Je suis la vraie vigne, et mon père est le vigneron. Tout sarment qui en moi ne porte pas de fruit, il le retranche; et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, pour qu'il en porte davantage* » (Jean, XV, 1). Cet émondage ne se fait certes pas sans souffrances. La mortification et la patience demandées dans le sermon sur la montagne (Matth., V, VI, VII), nous le verrons, vont très loin.

Saint Paul continue l'enseignement du Maître ; il ne dit pas seulement, comme les moralistes païens, qu'il faut modérer nos passions, il dit : « *Je châtie mon corps et je le tiens en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé* » (I Cor., IX, 27). — « *Car la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair ; ils sont opposés l'un à l'autre, de telle sorte que vous ne faites pas ce que vous voulez* » (Gal., V, 17). — « *Je prends plaisir à la loi de Dieu, selon l'homme intérieur ; mais je vois dans mes membres une autre loi qui lutte contre la loi de mon esprit et qui me rend captif de la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort?* » (Rom., VII, 22). — « *Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises* » (Gal., V, 24). — Par les œuvres de chair, saint Paul n'entend pas seulement du reste l'impudicité, le libertinage, mais aussi, comme il le dit au même endroit : « les inimitiés, les contentions, les jalousies, les emportements, les disputes, les dissensions » (Gal., V, 20), tout ce

qui s'oppose aux fruits de l'Esprit qui sont « la charité, la joie, la paix, la patience, la mansuétude, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance (Gal., v, 22). Pour que vive l'homme nouveau, le vieil homme doit véritablement mourir.

« Ne vous conduisez plus comme les païens... vous qui avez appris à connaître le Christ, si cependant vous l'avez bien compris, et que vous ayez été instruits, suivant la vérité qui est en Jésus, *à vous dépouiller* en ce qui concerne votre vie passée *du vieil homme corrompu par les convoitises trompeuses, à vous renouveler dans votre esprit et dans vos pensées et à revêtir l'homme nouveau, créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritables*... N'attristez pas le Saint-Esprit de Dieu par lequel vous avez été marqués du sceau pour le jour de la rédemption. Que toute aigreur, toute animosité, toute colère, toute clameur, toute médisance, soient bannies du milieu de vous... Soyez donc des imitateurs de Dieu, comme des enfants bien-aimés, et marchez dans la charité, à l'exemple du Christ, qui nous a aimés et s'est livré lui-même à Dieu pour nous comme une oblation et un sacrifice d'agréable odeur » (Ephes., IV, 20 ss.; V, 1-2).

« Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut, où le Christ demeure assis à la droite de Dieu; affectionnez-vous aux choses d'en haut, et non à celles de la terre; car vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu » (Col., III, 1).

« Si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si, par l'Esprit, vous faites mourir les œuvres du corps, vous vivrez; car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu » (Rom., VIII, 12).

Cette loi de la mortification et de la croix s'applique plus particulièrement aux apôtres qui doivent suivre de plus près Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour le manifester

au monde et sauver les âmes. C'est pourquoi saint Paul écrit (II Cor., IV, 10) :

« Nous portons ce trésor (de la lumière divine) dans des vases de terre, afin qu'il apparaisse que cette souveraine puissance (de l'Évangile) vient de Dieu et non pas de nous. Nous sommes opprimés de toute manière, mais non écrasés; dans la détresse, mais non dans le désespoir; persécutés, mais non délaissés; abattus, mais non perdus; *portant toujours avec nous dans notre corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre corps*. Car nous qui vivons, nous sommes sans cesse livrés à la mort, à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre chair mortelle... c'est pourquoi nous ne perdons pas courage; au contraire, alors même que notre homme extérieur dépérit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Car notre légère affliction du moment présent produit pour nous, au-delà de toute mesure, un poids éternel de gloire. »

Nous sommes loin du naturalisme pratique dont nous parlions plus haut, lui qui soutient que la mortification n'est pas de l'essence du Christianisme; autant dire que le Christianisme ne nous enseigne pas à mourir au péché et à ses suites, autant dire que la vertu de pénitence n'est pas nécessaire au chrétien, autant supprimer la prédication du Précurseur et tout ce qu'a écrit saint Paul sur le vieil homme et l'homme nouveau.

*
* *

3. — *Principes de saint Thomas et de saint Jean de la Croix sur la purification nécessaire.*

Nous étudierons prochainement avec saint Thomas quels sont les quatre grands motifs pour lesquels la mor-

tification et la croix s'imposent à nous; qu'il nous suffise pour l'instant de rappeler comme principe fondamental la *différence spécifique* qu'il met entre la tempérance chrétienne ou infuse, décrite dans l'Évangile et dans saint Paul, et la tempérance acquise, décrite par Aristote et par les plus grands moralistes païens.

Voici comment il s'exprime, Iª IIªᵉ, q. 63, art. 4 : « Toute « différence dans la définition manifeste une différence « spécifique. Or dans la définition de la vertu infuse il est « dit que *Dieu la produit en nous sans nous*; et donc la « vertu acquise, à laquelle ce caractère ne peut convenir, « est spécifiquement différente de la vertu infuse (1).

« Les habitudes (*habitus*) sont spécifiquement distinctes « de deux façons. Premièrement selon les raisons spéciales « et formelles de leurs objets. L'objet de toute vertu est « le bien considéré dans une matière déterminée; ainsi « l'objet de la tempérance est le bien dans les concupis- « cences du toucher, qui doivent être réglées par la droite « raison... Or il est manifeste que la mesure que leur « impose la raison humaine est *d'un autre ordre* que celle « qui leur est imposée par la règle divine (surnaturelle); « par exemple, pour la nourriture à prendre, le ration « humaine impose une mesure de façon à ne nuire ni à la « santé ni à l'exercice de l'activité rationnelle; tandis que

(1) Une vertu est donc essentiellement *infuse* quand nous ne pouvons l'acquérir par la répétition de nos actes, mais que *Dieu seul peut la produire en nous*. Par analogie, les théologiens parlent communément de *contemplation infuse* (bien que la contemplation soit, non pas une vertu, un *habitus*, mais un acte) pour dire que, par opposition à la contemplation philosophique ou même théologique, fruit de notre activité personnelle, *Dieu seul par une inspiration spéciale peut la produire en nous*. La contemplation infuse n'est pas en effet un acte qu'on puisse de soi produire à volonté, comme les actes ordinaires de foi, d'espérance, de charité, ou ceux de simple considération attentive des mystères du salut.

« selon la règle de la loi divine il est requis que *l'homme* « *châtie son corps et le réduise en servitude* par l'abstinence « et autres choses semblables. Il est donc manifeste que « la tempérance infuse et la tempérance acquise diffèrent « spécifiquement, il en est de même des autres vertus « (comme la patience, l'humilité et la douceur).

« En second lieu les habitudes diffèrent spécifiquement « selon ce à quoi elles sont ordonnées; la santé de l'homme « en effet n'est pas spécifiquement la même que celle du « cheval, car elle est relative à une nature différente. De « même encore Aristote dit dans sa Politique, l. III, c. 3, « que les vertus du bon citoyen varient selon la diversité « des régimes politiques. De ce point de vue encore les « vertus morales infuses, qui font des hommes « *les conci-* « *toyens des saints et les membres de la famille de Dieu* « (Ephes., II, 19), sont spécifiquement différentes des ver- « tus morales acquises, qui disposent l'homme à agir rai- « sonnablement dans l'ordre des choses humaines. »

On voit par là que la tempérance infuse ou chrétienne comporte essentiellement sous la direction de la foi, sous l'inspiration de la charité et de la vertu de pénitence, une mortification, que la tempérance acquise décrite par Aristote ne requiert pas. Ce sont des vertus *de différents ordres*. Réglées par les principes de la raison naturelle, les vertus morales acquises pourraient croître indéfiniment sans jamais atteindre la dignité des vertus morales infuses corrélatives, car ces dernières ont un objet essentiellement surnaturel, inaccessible aux forces naturelles de l'homme et de l'ange; elles sont réglées par des principes essentiellement surnaturels, et c'est à raison de l'objet formel, qui les spécifie, qu'elles sont directement conformes à la participation de la nature divine, qu'est la grâce sanctifiante reçue au baptême. Ces vertus morales infuses sont, non pas d'ordre naturel (humain ou angélique),

mais de l'ordre surnaturel de la vie intime de Dieu. C'est ainsi que la tempérance infuse, et les vertus annexes, sous l'inspiration de la charité et de la pénitence, sont réglées par la foi et la prudence infuse, d'après les doctrines du péché originel, de la gravité du péché mortel et de ses suites, doctrines qui ne peuvent nous venir que de la révélation divine, et qu'aucune intelligence angélique par ses forces naturelles ne pourrait connaître.

Remarquons enfin que, selon saint Thomas, ces vertus morales infuses doivent grandir, s'élever vers le sommet de la perfection, sans dévier ni à droite ni à gauche vers les vices contraires, et c'est ainsi qu'au-dessus des vertus sociales de tout bon citoyen, elles méritent progressivement le nom de vertus purifiantes (*purgatoriae*), et de vertus de l'âme purifiée (*virtutes purgati animi*). — On se rappelle comment saint Thomas, Ia IIae, q. 61, a. 5, décrit les vertus purifiantes : « celles de ceux qui tendent à res-« sembler à Dieu : la prudence méprise toutes les choses « du monde pour la contemplation des choses divines; « elle dirige toutes les pensées de l'âme vers Dieu. La tem-« pérance abandonne, autant que la nature le peut sup-« porter, ce qu'exige le corps. La force empêche l'âme de « s'effrayer devant la mort et devant l'inconnu des choses « supérieures. La justice enfin porte à entrer pleinement « et définitivement dans cette voie toute divine. — Quant « aux vertus de ceux qui sont arrivés à la divine ressem-« blance, elles sont appelées vertus de l'âme purifiée; alors « la prudence ne regarde plus que les choses divines; la « tempérance a oublié les cupidités terrestres; la force « ignore les passions; la justice contracte avec Dieu une « éternelle alliance, par l'imitation des perfections divines; « ce sont là les vertus des bienheureux et de quelques « grands saints ici-bas. »

Selon cet enseignement de saint Thomas, tout chrétien

devrait évidemment devenir une âme intérieure, arriver aux vertus purifiantes (*purgatoriae*), qui sont les vertus véritablement solides, capables de résister, avec la grâce actuelle, aux tentations de la chair, du monde et du démon. Mais ces *vertus purifiantes*, telles que vient de les décrire saint Thomas, ne se conçoivent dans l'organisme spirituel qu'animées par une charité déjà élevée et accompagnées des dons correspondants sous la direction de celui de sagesse (Ia IIae, q. 68, a. 5). Et donc même ceux qui sont dans la vie active doivent aspirer à ce complet développement de l'organisme spirituel; ils doivent tendre à la perfection non seulement des vertus morales, mais des vertus théologales et des dons. Sans être appelés évidemment au genre de vie d'un chartreux ou d'une carmélite, ils doivent se rappeler, comme le dit saint Thomas, que « *la vie active dispose à la vie contemplative* (1) », qu'« *elle la précède comme ce qui est commun à tous précède dans le temps ce qui est le propre des parfaits* (2) ». Et pourquoi la vie contemplative est-elle le propre des parfaits? Parce que, dit le saint Docteur, « elle est ordonnée non pas à une charité quelconque, mais à la perfection de la charité (3) », qui par son rayonnement devient l'âme du véritable apostolat.

Du reste, beaucoup d'âmes chrétiennes doivent unir la

(1) IIa IIae, q. 182, a. 4 : « Secundum suam naturam vita contemplativa est prior, quam activa : in quantum prioribus et melioribus insistit; unde et activam vitam movet et dirigit... Alio modo... in via generationis... vita activa est prior quam contemplativa, quia *disponit ad contemplativam.* »

(2) *Ibid.*, ad 1um : « Vita activa praecedit contemplativam, sicut *id quod est commune omnium* praecedit in via generationis *id quod est proprium perfectorum.* »

(3) Ibid. : « Vita contemplativa non ordinatur ad qualemcumque dilectionem Dei, sed *ad perfectam.* Sed vita activa est necessaria ad dilectionem proximi qualemcumque. »

vie de Marthe et celle de Marie, dans la *vie mixte*, que Notre-Seigneur a voulue pour ses Apôtres et qui est supérieure en soi à la vie active et à la vie purement contemplative (1). Comment, sans un cœur très purifié et sans une grande union à Dieu, arracher les âmes au mal, leur faire aimer le Christ plus qu'elles-mêmes et les porter efficacement aux œuvres du salut?

Si la vie vraiment parfaite requiert le plein développement de l'organisme spirituel des vertus et des dons connexes avec la charité, une très profonde purification est nécessaire pour y parvenir. Il suffit, pour s'en rendre compte, de se rappeler que, dans notre marche vers le sommet de la perfection, il nous arrive si souvent de dévier du vrai chemin et de corriger un coup de barre excessif à droite par un autre non moins excessif à gauche. Impossible, sans la mortification extérieure et intérieure et sans l'épreuve purificatrice, de rester sur la route montante tracée par le Seigneur entre la négligence et la sollicitude inquiète, l'imprudence et la ruse, entre la lâcheté et l'audace coupable, la mollesse et la ténacité, la pusillanimité et l'orgueil, le découragement et la présomption, entre la simulation et la jactance, l'obéissance et la servilité, l'indulgence inepte et l'excessive rigueur.

Combien il est facile de dévier par suite d'un secret orgueil, d'un subtil amour-propre qui cherche à se retrouver dans la pratique apparente des plus hautes vertus! C'est pourquoi saint Jean de la Croix a dessiné au début de *la Montée du Carmel* un mont symbolique, à la base duquel l'âme trouve trois routes qui semblent devoir la mener au sommet; en réalité une seule y conduit. Au centre est *le sentier étroit de perfection*, il est abrupt, il

(1) II^{a} II^{ae}, q. 188, a. 6 ; III^{a}, q. 40, a. 1, 2^{m}, a. 2, 3^{m}. — II^{a} II^{ae}, q. 182, a. 1, 1^{m}.

commence par l'abnégation totale ; à l'entrée on lit : « Rien, rien, rien... », et un peu plus haut : « Depuis que je ne veux rien par amour-propre, tout m'est donné sans que je le cherche. »

Au contraire, *le chemin d'esprit égaré* est celui des biens de la terre, où il est écrit : « Plus je les recherche, et moins je les trouve ; je ne puis gravir la montagne, pour m'être trompé de chemin. » C'est l'aveu que devront faire ceux qui sont allés par là.

De l'autre côté on voit *le chemin d'esprit imparfait*, par où passent ceux qui voudraient arriver sans trop de fatigue aux biens du ciel et qui se complaisent dans les premières consolations. On y lit : « En tardant plus, je suis monté moins haut, pour n'avoir pas pris le sentier. »

Pour arriver au sommet de la parfaite union avec Dieu, il faut prendre le sentier étroit de la mortification et des purifications des sens et de l'esprit : « *Arcta via est quae ducit ad vitam* » (Matth., VII, 14). Mais cette route si étroite au début s'élargit de plus en plus dans le dessin de saint Jean de la Croix. Il montre qu'elle conduit aux quatre vertus cardinales, celles de l'âme purifiée, puis aux sept dons, aux vertus théologales parfaites, aux douze fruits du Saint-Esprit, enfin au sommet, où on lit : « Divin silence, divine Sagesse, banquet perpétuel; la gloire et l'honneur de Dieu habitent seuls sur cette montagne. » — C'est vraiment, comme l'annonçait le Psaume LXVII, 16, « la montagne que Dieu dans son bon plaisir a voulue pour séjour » et où il appelle ses amis : « *Mons Dei, mons pinguis..., mons in quo beneplacitum est Deo habitare in eo.* »

Rome. Angelico.

fr. RÉG. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P.

L'Incarnation de Dieu et les besoins de chacun de nous

Heureux ceux qui rencontrèrent un jour, au bord du lac ou sur les routes de Galilée, Jésus Notre-Seigneur! Heureux ceux qui virent son regard se poser sur eux avec une infinie tendresse, ceux qui écoutèrent sa voix claire qui disait la Vérité avec tant de charme, ceux qui touchèrent le bord de son vêtement et sentirent passer en eux une vertu divine! Heureux surtout les apôtres, les saintes femmes qui vécurent dans son intimité pendant des mois et des années entières!

Chacun de nous donnerait sans regret tout ce qu'il possède de biens terrestres afin d'avoir ce bonheur seulement un jour. Humbles paysans de Palestine, pêcheurs du lac de Tibériade, lépreux qu'il a guéris, femmes qui lui avez donné sa nourriture, petits enfants qu'il a embrassés, vous tous qui êtes morts depuis près de deux mille ans et dont les corps ne sont plus que poussière dans le vent du désert, pauvres gens que nul n'envia jamais durant votre vie, comme nous vous envions, nous, aujourd'hui, et combien d'autres avant nous, après nous, dans tous les temps, sous tous les cieux, combien envient votre bonheur!

La plupart d'entre vous n'y ont pas pris garde. Et ceux

qui s'aperçurent de la grâce qui leur était donnée ne la réalisèrent complètement qu'après la disparition de Jésus. Mais alors ils pouvaient revivre le cher passé. Comme ils étaient heureux !

Heureux encore les premiers chrétiens d'Antioche, de Corinthe ou de Rome qui les entendirent raconter leurs souvenirs, reproduire les gestes du Maître, répéter ses paroles avec l'intonation qu'il y avait mise! Heureux ceux dont la curiosité sainte avait de quoi se contenter en allant comme saint Luc interroger les apôtres, les pieuses femmes qui avaient suivi Jésus!

Mais nous, hélas! que nous reste-t-il? Un simple document historique ne nous suffit pas. Dieu en s'incarnant a répondu aux besoins de l'esprit et du cœur humain. Mais ce sont les besoins de mon esprit et de mon cœur à moi que je voudrais voir satisfaits. Si maintenant je n'ai plus que la présence universelle de la divinité, cela est trop abstrait pour m'émouvoir. Il y manque cet élément humain si touchant que l'Incarnation apportait aux compagnons de Jésus. Je voudrais qu'en dépit des siècles et des espaces, des relations vraiment personnelles de pensées et d'amour m'unissent à celui en qui Dieu s'est mis à notre portée. Mais cette rencontre personnelle de mon âme avec le Christ est-elle possible?

Je ne puis lire sans émotion ces paroles que Pascal mettait sur les lèvres de Jésus s'adressant à son âme : « Console-toi, tu ne me chercherais pas, *si tu ne m'avais trouvé. Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.* C'est me tenter plus que t'éprouver, que de penser si tu ferais bien telle chose absente : *je la ferai en toi si elle arrive.* Laisse-toi conduire à mes règles, vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les saints *qui m'ont laissé agir en eux... Je te suis présent...* Je te suis plus ami que tel et tel.... Je t'aime plus ardemment que tu n'as

aimé tes souillures... (1) » Oh! comme ce langage me transporte et me ravit! Si c'était vrai! Est-ce bien vrai que Jésus a pensé spécialement à moi durant sa vie terrestre, qu'il agit en moi actuellement et qu'il m'est présent en réalité?

Oui, c'est la vérité même, et nous voudrions l'établir théologiquement, pour en développer les conséquences pratiques. Nous parlerons : 1° de la pensée de Jésus sur chacun de nous dès le temps de l'Évangile; 2° de l'action de Jésus en chacun de nous maintenant qu'il est à la droite du Père; 3° de sa présence eucharistique. Trois articles dont le premier seulement paraît aujourd'hui.

I. — *La pensée de Jésus sur chacun de nous dès le temps de l'Évangile.*

« Jésus grandissait en sagesse et en taille », raconte saint Luc en terminant le récit de l'enfance du Christ. Pour ce qui est du progrès physique, l'évangéliste lui-même l'a suivi dans ses phases successives avant de l'affirmer dans cette proposition finale. Les bergers trouvent d'abord un nouveau-né enveloppé de langes (2). Plus tard à Nazareth c'est un petit enfant qui grandit et se fortifie (3). Quand il a douze ans, on l'appelle l'enfant Jésus (4). Enfin au temps de l'adolescence, on le nomme simplement Jésus : Jésus grandissait en sagesse et en taille (5). Saint Luc établit par deux fois (6) une corrélation entre le développement intellectuel du Christ et sa croissance physique. Il

(1) Pascal, *Le mystère de Jésus.*
(2) I, 16 : Τὸ βρέφος.
(3) I, 40 : Τὸ παιδίον.
(4) I, 43 : Ἰησοῦς ὁ παῖς.
(5) II, 52.
(6) II, 40 et 52.

est difficile de penser que le second étant réel, le premier ne fut qu'une simple apparence. Oui, « le petit enfant se remplissait vraiment de sagesse... Jésus grandissait en sagesse. »

N'oublions pas que le Fils de Dieu a fait une incarnation bien véritable. Il y eut au temps primitif de l'Église des hérétiques appelés docètes pour qui le corps de Jésus n'était qu'apparent. Puis vinrent d'autres hérétiques, les appolinaristes. Pour ceux-ci Jésus n'avait du moins pas d'âme humaine; le Verbe en tenait lieu. Ne trouverait-on point encore parmi nous des docètes qui s'ignorent, et surtout des appolinaristes inconscients?

Combien, sans y prendre garde, mutilent, suppriment la sainte humanité de Jésus! Un corps comme le nôtre, sauf les tendances vicieuses issues du péché, voilà pourtant ce que nous devons reconnaître en Notre-Seigneur. Et son âme a progressé dans la sagesse en même temps que son corps s'est fortifié. La preuve en est que nous l'entendons souvent poser des questions et demander des renseignements. D'autres fois nous le voyons saisi d'admiration et tout surpris, comme un homme qui vient de faire une découverte inattendue (1). A lui comme à nous-mêmes l'expérience a donné des leçons : c'est l'auteur de l'Épître aux Hébreux qui l'affirme (2).

La nature d'abord a produit sur son esprit une impression profonde et dans les détails de la vie des plantes ou des animaux il a trouvé la solution des plus graves problèmes. Le lis des champs mieux vêtu qu'un roi, le froment qui tombe de la main du semeur en différents terrains, l'ivraie qui se trouve mêlée au bon grain du père de famille, la croissance très lente du blé qui germe dans la

(1) *Matth.*, VIII, 10; *Marc.*, VI, 6.
(2) *Hébr.*, V, 8.

terre et lève doucement, la vigne qu'il faut émonder pour qu'elle produise du fruit, la poule qui rassemble ses poussins sous son aile, combien d'autres traits finement observés ont fourni matière aux réflexions de Jésus et composé ses magnifiques paraboles !

Il a réfléchi pareillement au contact des faits quotidiens de la vie. Tout enfant, il a aidé sa mère à mettre, au milieu de la farine délayée, un peu de pâte gardée de la veille, qui suffisait pour faire tout lever. Il l'a vue raccommoder les habits avec des morceaux appropriés : elle se gardait bien de mettre une pièce neuve à un vêtement vieux. Il a appris d'elle les lois du marché : deux passereaux pour un as, cinq pour deux as. Plus tard il a considéré avec attention les travaux des maçons, des laboureurs, des bergers, des pêcheurs. Il a vu comment on administrait les grandes propriétés, comment on payait l'impôt. Il a observé mille autres détails de la vie sociale dont il a tiré parti et qu'il citera en exemple.

Mais que tout cela est donc insuffisant pour expliquer la sagesse incomparable qui éclatera un jour chez ce jeune homme! Lui dont tout le monde sait qu'il n'a fréquenté aucune école, lui que l'on a vu s'absorber jusqu'à trente ans dans d'humbles travaux manuels, il se manifestera soudain comme supérieur à tous les docteurs d'Israël. Ceux-ci auront beau se liguer contre lui et lui poser les questions les plus captieuses, sur tous les points il trouvera sans effort la solution parfaite et il l'énoncera en quelques phrases claires, qu'il suffira d'entendre une fois pour être à jamais convaincu.

Autre remarque : on a la preuve à maintes reprises qu'il découvre les pensées les plus secrètes de ceux qu'il approche (1). Il connaît aussi les événements qui se passent au

(1) *Matth.*, IX, 4 ; *Marc.*, XII, 15 ; *Luc.*, XI, 17 ; *Joan.*, II, 25 ; XXI, [illegible], etc...

loin. Il a vu Nathanaël sous le figuier, il n'ignore rien de l'histoire de la Samaritaine rencontrée au puits de Jacob, il sait que son ami Lazare est mort (1). Il prévoit de même avec certitude les événements futurs que rien ne détermine : il discerne dès le commencement que Judas le livrera, il peut détailler longtemps à l'avance toutes les phases de sa Passion, il annonce à saint Pierre son triple reniement, au moment même où l'apôtre proteste le plus fort de son amour inébranlable (2).

Mais le plus surprenant de tout est sa science de Dieu même. Il parle de la divinité comme quelqu'un qui raconte ce qu'il a vu, ce qu'il voit (3). Il dévoile cette vie intime que nul n'a jamais découverte avant lui. Il dit comment elle s'épanouit dans la communion des trois personnes, le Père, le Fils et l'Esprit-Saint. Et il a parfaitement conscience d'être uni à ce Fils de Dieu au point de s'identifier avec lui (4). S'il n'expose cette vérité que graduellement, ce n'est point à la façon d'un homme qui comprend peu à peu et s'explique au fur et à mesure, c'est à la manière d'un Maître qui domine son sujet dès le début, mais attend l'occasion propice pour faire passer progressivement sa science dans l'âme de ses disciples. Les Apôtres, la Vierge Marie elle-même, ont commencé par ne pas savoir. Lui se manifeste pleinement conscient dès la première parole que nous entendons sur ses lèvres d'enfant (5).

Oui, l'Évangile en témoigne, en plus d'une science acquise peu à peu, l'âme de Jésus jouissait de connaissances qu'elle reçut toutes faites et parfaites du premier coup.

(1) *Joan.*, I, 48 ; IV, 18, 19 ; XI, 11, 14.
(2) *Joan.*, VI, 64, 70 ; *Matth.*, XVI, 21 ; XX, 17-19 ; XXVI, 34.
(3) *Joan.*, I, 17-18 ; III, 32 ; VI, 46 ; VIII, 38.
(4) *Matth.*, XVI, 16 ; XXVI, 63.
(5) *Luc.*, II, 49.

En quoi consistaient ces connaissances ? Les théologiens sont unanimes à enseigner avec saint Thomas d'Aquin que Jésus a eu dès le premier instant de sa vie la vision de l'essence divine. Ils s'appuient sur cette raison qu'il faut bien reconnaître dans la nature du Christ toute perfection qui s'harmonise avec son caractère et sa mission, car la Providence de Dieu a dû le douer selon sa dignité et les fonctions qu'il est chargé de remplir.

Puisque l'intelligence humaine est capable de recevoir de son Créateur un surcroît divin d'énergie qui l'élève jusqu'à la vision de l'Être incréé et puisqu'il est dans les desseins de Dieu de faire cette grâce aux hommes, n'est-il pas tout indiqué qu'il l'accorde d'abord à celui d'entre eux qui lui est uni personnellement? D'autant plus que si le Verbe a pris une nature humaine c'est précisément afin de s'en servir pour amener les autres jusqu'à la vision de Dieu. Or l'intelligence du Maître ne doit-elle pas posséder au préalable la lumière qu'elle est chargée de communiquer à ses disciples? Même pour la communiquer d'abord sous forme de foi, pour obtenir que l'on croie sur sa parole, il convient que Jésus, sur qui repose la foi de toute l'Église à venir, ait la claire vision de ce qu'il affirme (1).

Ainsi l'intelligence humaine de Jésus a vu Dieu face à face dès le premier instant, car les raisons données existaient au premier moment de l'Incarnation.

Mais en contemplant la vie de Dieu, Jésus a pu suivre l'activité créatrice jusqu'en ses effets, découvrir même ses énergies latentes. Sans doute une intelligence finie est incapable de pénétrer à fond toutes les possibilités que l'essence infinie possède de se communiquer. Mais du moins il est normal que chaque intelligence bienheureuse apprenne tout ce qui la concerne à quelque titre parmi

(1) III^a, qu. 9, a. 2.

les réalisations de l'activité divine. Or il n'est rien, dans l'œuvre de la Providence se déployant à travers l'histoire du monde, qui ne regarde le Sauveur et le Juge universel, il n'est pas une créature qui ne soit soumise à l'Homme-Dieu (1). Tout en voyant la sainte Trinité, Jésus a donc vu lui apparaître, comme à l'arrière-plan, tous les êtres qui ont été, qui sont ou qui seront. Il a su tout ce qui fut ou sera fait, dit ou pensé, par qui que ce soit, en n'importe quel temps.

Entre cette vision, qui fut parfaite dès le début, et l'expérience acquise progressivement par l'intelligence humaine du Christ, il est probable qu'il y eut chez Notre-Seigneur une autre science, celle dont jouissent les esprits purs et les âmes désincarnées. Ces intelligences dégagées de toute matière ne subissent pas comme nous l'impression des objets au fur et à mesure de leur arrivée dans le champ de notre sensation. C'est Dieu qui leur donne des idées toutes faites pour leur représenter les objets avec précision et relief, idées qui sont comme des copies, adaptées à leur force, de ces idées exemplaires qui de toute éternité sont pensées par le Verbe de Dieu, idées qui peuvent être données à ces esprits avant même que ne soient créées les réalités qu'elles font connaître.

Les anges du ciel et les âmes des élus sont gratifiés de cette science infuse, bien qu'ils voient déjà en Dieu ce qui les intéresse. Car dans cette vision béatifiante la contemplation de la vie des trois personnes occupe le premier plan, et les êtres issus de l'activité divine au cours des âges demeurent dans la pénombre, si l'on peut dire. C'est pourquoi il n'est pas inutile qu'ils jouissent, après la grande vision de midi, de cette contemplation du soir où les objets de la création ne sont plus éclipsés par les splen-

(1) III^{a}, qu. 10, a. 2.

deurs divines. A plus forte raison Notre-Seigneur Jésus-Christ a-t-il dû posséder cette connaissance infuse. Il ne convenait pas que son intelligence demeurât dans un état d'imperfection. Or l'intelligence humaine, capable de devenir toutes choses par le savoir, est chez nous, au commencement, comparable à une page blanche où rien n'est écrit. Il fallait donc que le Verbe de Dieu enrichît dès l'abord, de toutes les idées dont elle était susceptible, cette intelligence qu'il prenait à son compte, et c'est alors seulement qu'elle serait digne de lui. Le surcroît divin d'énergie qu'il lui accordait pour l'élever jusqu'à la vision de Dieu même n'empêchait pas de lui procurer cette autre perfection. Bien qu'inférieure à la première, absolument parlant, celle-ci a du moins l'avantage d'être plus proportionnée à la condition d'une intelligence créée. Elle répond mieux au besoin de sa nature, qui est de penser par soi-même; elle la satisfait dans la connaissance de son propre domaine, qui est l'immense champ des créatures; elle lui permet de connaître, par un acte spontané et avec précision, toutes les créatures naturelles ou surnaturelles qui entrent dans son champ d'activité (1).

Reste que le cerveau de Notre-Seigneur, se développant peu à peu comme chez les autres enfants, remplisse son office à mesure qu'il en devient capable. Reste aussi que s'exerce en même temps la faculté possédée par l'intelligence humaine de se faire des idées à l'aide des sensations cérébrales. C'est pour l'être humain le seul moyen normal de s'instruire. Sans doute Jésus n'avait plus rien à apprendre intellectuellement. Cependant il ne fallait pas qu'il eût reçu en vain ces facultés dont il était doué comme tout homme (2). Au surplus, leur rôle

(1) III^{a}, qu. 9, a. 3.
(2) III^{a}, qu. 9, a. 4.

demeurait utile. Par elles Jésus expérimentait parfaitement ce dont il avait déjà l'idée. C'est ainsi qu'il pousse un cri d'admiration et tressaille de bonheur en constatant la foi du centurion et celle de la Chananéenne. Et c'est ainsi qu'à l'heure où Judas achève sa trahison, il souffre une angoisse indicible. Car cette Passion qu'il connaissait pourtant dans tous ses détails et qu'il avait prédite minutieusement à ses disciples depuis longtemps déjà, il commence dès lors à la sentir et s'en forme ainsi une idée effrayante. Il s'écrie : « Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi! » Son expérience déficiente lui permet d'espérer cette possibilité, que ses connaissances supérieures lui font rejeter aussitôt! « Non ce que je veux, mais ce que tu veux! » Toute sa vie il a fait la volonté de son Père et aspiré principalement à l'accomplir en cette heure suprême qu'il appelait son heure. Mais maintenant que l'heure est sonnée, il souffre une agonie terrible, et l'Écriture a bien raison de dire : « Il apprit par ses souffrances ce que c'est qu'obéir (1). » Nous saisissons là sur le fait la connaissance expérimentale de Jésus.

Vu la perfection de ses organes, la vigueur de son intelligence et l'harmonie qui régnait dans toute sa nature, cette science fut aussi étendue que le comportaient son milieu, son époque et le développement même de son organisme. Mais avant que son organisme eût reçu un développement suffisant, cette science acquise n'existait même pas. L'Être saint que la Vierge Marie portait en elle, le nouveau-né que les bergers trouvèrent dans la crèche ne pouvait posséder dans son âme, avec la vision de Dieu, que la science infuse dont nous avons parlé d'abord. Cette science infuse lui a seule permis de mériter en ce temps-là, car la vision de Dieu est l'apanage des bienheureux

(1) *Hébr.*, v, 8.

parvenus au terme. Il y a là une raison de plus de reconnaître en Notre-Seigneur, dès le commencement, la science infuse de tout ce qui intéressait sa fonction rédemptrice. C'est grâce à elle qu'il a pu faire en entrant dans le monde cet acte méritoire : « Voici que je viens, ô Père, pour faire votre volonté. » C'est grâce à elle qu'il pourra mériter sans interruption, même à ces heures de sommeil où l'intelligence humaine ne peut s'exercer normalement. Que dis-je? Mais c'est toute sa vie que Jésus méritera à la lumière de cette science infuse, car la science acquise ne peut à elle seule, indépendamment de la foi qui n'existait pas en Jésus, expliquer le mérite surnaturel. En fait de connaissances surnaturelles capables d'éclairer ses actes méritoires il n'y avait toujours que la science infuse.

*
* *

Nous venons de faire effort pour comprendre ce mystère dont parle l'Apôtre, « le mystère du Christ en qui sont renfermés tous les trésors secrets de la sagesse et de la science (1) ». Mais allons-nous continuer de développer cette doctrine comme si cela ne nous concernait pas? Ne songerons-nous pas enfin à tirer la conséquence pratique des idées que nous avons expliquées? Cette pensée de Jésus si vaste, si riche, si pénétrante, elle fut dès le premier instant fixée sur chacun de nous. Notre-Seigneur fit connaître un jour à une sainte religieuse la joie qu'il avait eue de s'incarner pour elle (2). En lisant une telle déclaration, qui ne porte envie à cette âme privilégiée? Mais nous savons maintenant que nous avons joui de la même faveur

(1) *Col.*, II, 3.
(2) Mère Anne-Marie Clément, citée par Saudreau, *Les divines paroles*, t. I, p. 109.

et il n'est pas besoin d'une révélation pour nous en donner la certitude.

Tandis que Jésus vivait dans le monde sans être connu du monde, tandis que son corps s'élaborait lentement entre le jour de l'Annonciation et la nuit de Noël, son âme, déjà douée d'une science parfaite, portait chacun de nous dans sa pensée et l'enveloppait de son amour, avec plus d'attention encore que sa mère n'en avait pour lui-même (1).

(1) Le Père de Foucauld se plaisait à nourrir et raviver sa charité par de telles considérations. Il écrivait de Nazareth à la date du 21 décembre 1896 : « Voilà donc Notre-Seigneur en route pour Bethléem ; cinq jours de marche probablement ; le dernier de deux ou trois heures ; de Nazareth à En Gannim, de là à Sichar, de là à Bethel, de Bethel à Jérusalem, enfin de Jérusalem à Bethléem. Dans quel amour, dans quel recueillement la Sainte Vierge devait faire ce voyage ! Avec quel désir brûlant du salut des hommes pour lesquels le Fils de Dieu était descendu dans son sein ! Pendant tous les instants de ce voyage Notre-Seigneur ne voyait pas seulement sa mère et saint Joseph, et les anges qui l'adoraient ; il voyait le présent et le futur, et tous les instants de la vie de tous les hommes, et son cœur aimait chacun des hommes, et son cœur sacré éprouvait déjà cette douleur immense qui a été son partage durant toute sa vie mortelle, à la vue des péchés, des ingratitudes, de la damnation de tant d'âmes ; et il éprouvait aussi, à côté de la consolation profonde que lui donnait la sainteté de sa mère, une consolation moindre, mais réelle, à la vue de toutes les âmes des saints, de toutes les âmes qui l'avaient aimé et qui l'aimeraient un jour ; de tous les cœurs qui s'uniraient à celui de Marie pour s'efforcer de ne battre que pour lui... Serons-nous de ces derniers ? Serons-nous pour ce Sauveur béni, pour ce Dieu qui se fait petit enfant pour nous, qui veut être l'époux de nos âmes, serons-nous pour lui une consolation ou une peine, en ces jours de bénédiction et de bonheur, de douleur aussi, car si Noël est le commencement de nos joies, c'est le commencement des douleurs de Jésus, — Noël n'est qu'à huit jours de la Circoncision, Bethléem n'est qu'à huit kilomètres de Jérusalem... — Quand on est en Palestine, cela frappe douloureusement. Après avoir passé la Noël de 1888 à Bethléem, après avoir entendu la messe de minuit et reçu la sainte communion dans la Grotte, au bout de deux ou trois jours, je suis retourné à Jérusalem. La douceur que j'avais éprouvée à prier dans cette grotte, qui avait résonné des voix

Mais nous préférons sans doute nous représenter Jésus alors qu'il menait pleinement sa vie humaine et fixait sur nous une pensée toute chargée d'expérience. Le voici, jeune homme vigoureux et plein de grâce, qui, sa journée faite chez quelque client de la campagne, s'en revient paisiblement, ses outils sur l'épaule. Il fait un détour et gravit le sommet qui domine son village. De là on jouit d'un spectacle magnifique. La vue s'étend sur les vallées, les montagnes de la Palestine, sur les flots de la Méditerranée là-bas à l'ouest. Jésus regarde longuement. Par-delà cette grande nappe bleue c'est la France, notre pays. Et par delà les siècles c'est nous actuellement vivants. Dans la nuit qui tombe et favorise le recueillement des sens, Jésus prie plus à l'aise, bien que sa pensée ne quitte jamais Dieu. Il me semble aussi que du haut de cette montagne Jésus a mieux pensé à moi, bien que jamais il ne m'ait oublié.

Quelques années s'écoulent. Jésus a quitté Nazareth pour s'en aller à la recherche des âmes. Il compare celles-ci à de pauvres brebis abandonnées. Les mauvais bergers n'en ont point souci. « Je suis le bon pasteur, dit Jésus; je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît et que je connais mon Père. » Quatre fois dans cette courte phrase le mot « connaître » est répété. Les relations intimes qui s'établissent entre Jésus et les siens sont pareilles à cette connaissance toute affectueuse qui règne dans la vie divine entre le Père et le Fils. Mais, notons-le bien, Jésus le premier connaît les âmes

de Jésus, de Marie, de Joseph, et où j'étais si près d'eux, avait été indicible... Mais, hélas! après une heure de marche, le dôme de l'église du saint Sépulcre, le Calvaire, le Mont des Oliviers, se dressaient devant moi. Il fallait, qu'on le veuille ou non, changer de pensées, et se retrouver au pied de la Croix... En ces jours si saints je demanderai pour vous exactement la même chose que pour moi : de consoler le cœur de Notre-Seigneur le plus possible par tous les instants de notre vie. »

dont il sera le pasteur et qui ne savent pas encore qu'il est à leur recherche. Ainsi il a vu Nathanaël d'avance, et plus tard seulement Nathanaël connaîtra à son tour celui qui l'attendait (1). Il en sera de même pour toutes les brebis qui sont dispersées au loin, ou qui ne sont pas nées encore. Le bon Pasteur les connaît déjà, et elles viendront à lui tour à tour, dans la suite des temps. « J'ai d'autres brebis, dit Jésus, j'ai d'autres brebis qui ne sont pas dans cette bergerie ; il faut aussi que je les amène, et elles entendront ma voix (2). » Quand, les yeux levés au ciel, Jésus priait son Père pour ses disciples, il ajoutait (saint Jean l'a entendu) : « Je ne prie pas seulement pour ceux qui sont ici, mais pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole (3). » Qu'il m'est doux de songer que le divin Pasteur a pensé dès ce temps-là à moi, la dernière de ses brebis! O bonheur! Il savait déjà le nom dont il m'appellerait, et dans ses longues nuits de prière il m'a nommé à son Père!

Lorsqu'il prêchait en Palestine, le Maître parlait aussi pour moi. Les disciples assis sur la berge du lac ne formaient que le premier rang de son auditoire. Derrière eux, au regard de Jésus, se pressaient toutes les âmes à venir. Et parmi elles il discernait la mienne. Pour que sa parole m'atteignît, il a voulu que les évangélistes la recueillissent par écrit. On m'a remis cette « sainte écriture ». Je la conserve précieusement, telle une lettre d'un être cher et disparu que je relis autant de fois que je veux. Combien de paroles en l'Évangile ont été dites encore plus pour les disciples futurs que pour ceux qui les entendirent les premiers!

« Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, donne-

(1) *Joan.*, I, 49.
(2) *Joan.*, X, 14-16.
(3) *Joan.*, XVII, 20.

le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel, puis viens et suis-moi (1). » Le jeune homme riche que les yeux de Jésus fixaient avec amour en prononçant ces paroles ne répondit pas au conseil de Jésus. Il s'en alla, triste, parce qu'il avait de grands biens. Mais longtemps après, sur la rive du Nil, un autre jeune homme, nommé Antoine, entre dans une église au moment où on lit ce passage de l'Évangile. Antoine comprend que Jésus a parlé pour lui. Sans tarder il fait présent de tous ses biens, une centaine d'hectares de terre fertile, à la communauté de son village natal. Il vend en outre tous ses meubles et distribue l'argent aux pauvres. Puis il s'enfonce dans le désert afin de s'y livrer à l'ascétisme. Bientôt il doit organiser des monastères pour les disciples nombreux qui viennent le trouver dans le dessein de suivre avec lui le conseil du Christ (2). En vérité la pensée de Jésus était fixée sur tous ces religieux, et ceux-ci prenaient dans son cœur la place du jeune homme infidèle à la vocation divine.

Comme saint Antoine, François d'Assise trouvera dans la page d'évangile entendue à la messe, un jour de l'an 1209, la révélation claire de la volonté de Dieu sur lui. C'était le 24 février, fête de saint Matthias. Le prêtre lisait les recommandations que Jésus fit à ses apôtres en les envoyant prêcher. Pour François ce fut un trait de lumière : « Voilà ce que je veux, dit-il, et à quoi je désire m'employer de toutes mes forces. » Aussitôt sorti de l'église, il ôta ses souliers, abandonna son bâton, se dépouilla de son manteau. Une corde autour des reins lui tint lieu de ceinture. Et pieds nus il s'en alla à travers le monde porter la paix du Seigneur (3). En vérité Jésus voyait à la suite des douze apôtres marcher ces autres missionnaires du

(1) *Matth.*, XIX, 21.
(2) JACQUIN, O. P., *Portraits chrétiens*, saint Antoine.
(3) JOERGENSEN, *Saint François d'Assise*, p. 82-84.

XIII^e siècle, François avec ses fils et tous ceux qui, sans s'astreindre à prendre à la lettre, dans leurs détails hyperboliques, les recommandations du Sauveur, s'appliqueront du moins à entrer pleinement dans leur esprit.

Il serait facile de multiplier les exemples. Après avoir été converties à une vie nouvelle par une parole de l'Évangile, ces âmes continuaient de se nourrir des Saintes Lettres, prenaient comme adressés à elles-mêmes les moindres mots tombés des lèvres du Christ.

Sainte Mechtilde, entendant lire ces paroles : « Simon, m'aimes-tu plus que ceux-ci? » fut ravie en présence du Seigneur, qui lui dit : « Je vais aussi t'interroger (1). » La vénérable Marie de l'Incarnation, la célèbre ursuline du XVII^e siècle, pouvait écrire : « Dieu me possédait par les maximes de son adorable Fils, me conduisant en tout ce que j'avais à faire par les influences et les actions saintes de ce passage : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur (2). » L'on peut lire pareillement, dans les Actes de la martyre sainte Cécile, les lignes que voici : « Cécile avait entendu la voix qui nous dit dans l'Évangile : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes accablés, et je vous soulagerai. » Aussi portait-elle toujours sur sa poitrine les saints Évangiles qu'elle lisait et relisait nuit et jour au cours d'une prière ininterrompue (3). » Imitons toutes ces âmes. Ouvrons souvent le livre sacré. N'oublions pas que Jésus pensait à nous et parlait pour nous. Du coup l'Évangile nous apparaîtra comme ces lignes que nous écrit une main chère et qui diffèrent tellement de toute autre écriture. Elles ont la physionomie de la personne aimée. Avec l'Évangile, c'est Jésus même qui vient

(1) Saudreau, *Les divines paroles*, t. I, p. 165.

(2) Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. IV, p. 161.

(3) Dom Leclercq, *Les martyrs*, t. I, p. 221.

à nous. Si nous y songions, comme ces pages seraient vives et pressantes! Comme elles auraient de l'influence sur nos pensées, nos affections, toute notre vie! Elles nous transformeraient! C'est parce que les saints avaient compris cela, que François de Sales a pu dire d'eux : « Il n'y a non plus de différence entre l'Évangile écrit et la vie des saints qu'entre une musique notée et une musique chantée (1). »

Mais de toutes les conséquences pratiques que l'on peut tirer de la science parfaite que Jésus possédait sur la terre, aucune n'est plus émouvante que celle-ci par laquelle nous terminerons : Jésus a connu d'avance nos péchés, tous mes péchés, ceux-là même que j'ai oubliés ou dont j'ai à peine conscience, et il en a souffert durant sa vie, il en a souffert surtout pendant sa Passion, il est mort pour les expier. « Il m'a aimé et il s'est livré pour moi », disait saint Paul. Chacun de nous peut en dire autant. C'est par là que le martyre de Jésus l'emporte sur toutes les douleurs que les autres hommes ont pu expérimenter. A ne considérer que le supplice corporel qui lui fut infligé, il n'eut pas à supporter plus de maux que tant d'autres hommes. Combien d'autres ont été flagellés et crucifiés! Chose plus surprenante! Tandis que Jésus a défailli au moment d'entrer dans sa Passion, plusieurs de ses disciples acceptent joyeusement le martyre. Saint André exulte en apercevant la croix dressée pour lui. Saint Ignace d'Antioche, condamné à être livré aux bêtes de l'amphithéâtre, s'en va comme un triomphateur sur le chemin de Rome et n'a qu'une crainte, celle de voir les chrétiens le sauver de la mort. Saint Polycarpe, lié sur le bûcher, « lève les yeux au ciel et dit : « Seigneur Dieu tout-puissant, Père de Jésus-Christ, fils aimé et béni, par lequel nous avons

(1) Saint François de Sales, *Lettre à Mgr André Frémyot.*

appris à te connaître..., je te bénis, parce qu'en ce jour, à cette heure, tu as daigné m'admettre avec tes martyrs, à boire le calice de ton Christ (1)... »

Comparez ces paroles calmes et sereines prononcées sur le bûcher même et les gémissements angoissés du Sauveur à Gethsémani : « Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » Or quand Jésus prie de la sorte, la face prosternée contre terre, et que son corps saigne d'une sueur de sang, nul bourreau encore ne le torture : « Jésus, remarquait Pascal, souffre dans sa Passion les tourments que lui font les hommes ; mais dans l'agonie il souffre les tourments qu'il se donne à lui-même. C'est un supplice d'une main non humaine mais toute-puissante (2). » Et voilà pourquoi Jésus, malgré sa force surnaturelle et son endurance incomparable à laquelle saint André, saint Ignace, saint Polycarpe et tous les autres emprunteront la leur, Jésus agonise sous les oliviers.

Tout son tourment lui vient de son âme, qui non seulement prévoit la Passion en détails, mais englobe dans sa pensée les péchés du monde entier. De songer à tous les hommes qui en dépit de sa mort rédemptrice perdront pour jamais la vie divine, lui est beaucoup plus pénible que de perdre bientôt sa vie humaine. De comprendre comme il le fait l'offense qu'un péché est pour le Dieu qu'il aime et de connaître un à un tous les péchés que nous avons commis lui est une torture (3) : « Je pensais à toi dans mon agonie, dit-il à Pascal et à chacun de nous, j'ai versé telle goutte de sang pour toi. »

Nous disions que Jésus n'avait pas de bourreau à Gethsémani. Nous nous trompions. Nous étions là, dans sa pensée. Nous tous, nous étions ses bourreaux. Et les coups

(1) Dom Leclercq, *Les martyrs*, t. I, p. 73.
(2) Pascal, *Le mystère de Jésus*.
(3) Saint Thomas, III[a], qu. 46, a. 6, ad 4.

que lui donneront bientôt les valets du Grand-Prêtre et les soldats romains, la mort à laquelle le condamneront le peuple de Jérusalem et ses magistrats « péchant par ignorance », dit saint Pierre, sont peu auprès de nos outrages et de la condamnation à mort que nous avons prononcée, nous qui savons mieux la portée de nos actes coupables.

Parlant de l'ingratitude des chrétiens, Jésus révélait à sainte Marguerite-Marie : « Cela m'est beaucoup plus sensible que tout ce que j'ai souffert en ma Passion. S'ils me donnaient quelque retour, j'estimerais peu de chose ce que j'ai fait pour eux et je voudrais faire davantage encore. Mais ils n'ont que des froideurs et du rebut pour mon empressement à leur faire du bien. »

Elle-même, Marguerite-Marie, lorsqu'à l'âge de vingt ans elle était sur le point de s'adonner à la vie mondaine au lieu de suivre sa vocation religieuse, avait vu Jésus lui apparaître sous la forme de l'Ecce Homo, couronné d'épines, ruisselant du sang de la flagellation : « Mon enfant, avait-il dit, vois mes blessures, fourniras-tu des baguettes fraîches pour les élargir? » En larmes elle s'écria : « Mon Dieu, je suis toute à vous, je serai religieuse (1). »

Si Jésus, qui maintenant est incapable de souffrir, peut en vérité se montrer sous cet aspect et parler de la sorte aux âmes, c'est qu'au temps de sa Passion il avait présents les péchés que nous commettons aujourd'hui. Il ne fait que rapprocher de la faute présente la douleur qui l'a expiée par avance. En évitant telle faute dont nous sommes tentés, c'est autant que nous épargnons à Jésus. Il dépend actuellement de nous qu'il ait moins souffert. « O mon âme, écrivait Newman, contemple le terrible fait : imagine le Christ devant toi, et imagine-toi toi-même

(1) A. Retté, *Sainte Marguerite-Marie*, p. 57-58.

levant la main et le frappant! Tu diras : « C'est impossible! je n'ai pu le faire! » Oui, tu l'as fait. Quand tu as péché volontairement, c'est alors que tu as commis ce crime... Chaque nouveau péché, chaque nouvelle ingratitude que je commets maintenant, étaient comptés parmi les coups et les blessures qui jadis vous accablèrent pendant votre Passion. Oh! faites que j'aie aussi peu de part que possible dans vos souffrances passées! Les jours s'écoulent, et je vois par les péchés nouveaux qu'ils emportent que, de plus en plus, je suis mêlé à la cause de vos douleurs. Je sais que, si même j'étais saint, j'aurais cependant ma part de responsabilité dans votre Passion, mais il est douloureux de voir cette part croître et devenir toujours plus grande. D'autres vous blessent, mais ne permettez pas que je vous blesse aussi! Ne permettez pas que je doive être réduit à reconnaître que vous auriez pu souffrir en moins telle douleur de l'âme ou du corps, si je ne l'avais pas causée (1). »

Il dépend aussi de nous actuellement que Notre-Seigneur souffrant ait reçu ce réconfort qu'il demandait en vain à ses trois apôtres sous les oliviers de Gethsémani : « Tu te lèveras entre onze heures et minuit, demandait Jésus à Marguerite-Marie, pour te prosterner pendant une heure avec moi la face contre terre, tant pour apaiser la colère divine en demandant miséricorde pour les pécheurs que pour adoucir l'amertume que j'ai ressentie de l'abandon de mes apôtres quand je dus leur reprocher de n'avoir pu veiller une heure avec moi (2). »

Mais la plus grande consolation pour Jésus est sans contredit celle que nous avons apportée à son cœur par la vie sainte que nous menons coûte que coûte, jour après

(1) Newman, *Méditations et prières* (chez Gabalda), p. 157-159.
(2) *Vie et œuvres de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, II, p. 328.

jour, en vertu de la grâce que nous a méritée sa Passion. Prévoyant dès lors ce fruit de ses douleurs, il en a été tout réconforté.

Quelle ferveur de contrition, quelles résolutions énergiques de ne plus retomber, quel élan pour le bien, une âme délicate puisera dans de telles considérations ! Nous en connaissons dont la vie a été transformée à partir du jour où ces vérités leur ont été connues. Une telle révélation, coïncidant avec l'éveil des passions au cœur de l'adolescent et avec ce besoin d'amour qu'il ne se connaissait pas encore, apporte aux passions le frein le plus efficace et au besoin d'aimer le seul objet capable de le satisfaire pleinement. Jusqu'à ce jour on a peut-être pratiqué la religion, mais froidement, par obéissance et par crainte. Désormais le cœur est conquis et c'est avec joie qu'il se dévoue tout entier au service de Celui qui l'a aimé d'avance et qui a attendu si longtemps pour être aimé à son tour.

F.-D. Joret, O. P.

La prière chrétienne de demande

La prière, au sens propre, c'est une demande. Non pas à n'importe qui, mais à Dieu. A Dieu lui-même et, en fin de compte, à Dieu seul. Et Celui que nous prions, nous autres chrétiens, ce n'est pas simplement le Dieu Créateur et Seigneur. C'est le Dieu qui, nous ayant communiqué dans la grâce sanctifiante sa nature et sa vie propres, s'est rendu notre Père. D'où le mot de Jésus : « Quand vous priez, dites : Père,... » (Luc, xi, 3).

Si naturelle qu'elle soit de la part d'enfants de Dieu, la prière chrétienne n'en offre pas moins une vraie complexité psychologique. Sa source se creuse au plus profond de la vie de la grâce en nous. Et pour qu'elle en puisse jaillir et monter jusqu'à Dieu, il faudra que les maîtresses pièces de notre organisme surnaturel combinent leur action. A regarder d'un peu près s'élever en nous la prière de demande, peut-être gagnerons-nous de mieux prier, avec plus de facilité, de sûreté, de plénitude. Avouons que ce ne serait pas un gain médiocre.

*
* *

La prière est une demande, et la demande l'expression d'un désir. Mais prenons garde que la prière chrétienne est l'expression du désir chrétien. Non pas, comme on l'imagine parfois, d'un désir qui deviendra chrétien ou surnaturel en cours de route ou même au terme. Normalement,

il l'est d'emblée et dans sa substance même. Le désir chrétien, source de la prière chrétienne normale, qui est celle du chrétien en état de grâce, c'est le désir de la charité. Saint Thomas n'hésite pas à écrire : « Or la cause de la prière, c'est le désir de la charité, d'où la prière doit procéder (1). » Si le désir de la charité est la cause de notre prière chrétienne, c'en est donc aussi la règle fondamentale. L'Angélique Docteur s'approprie le mot de saint Augustin : « Ce que nous sommes en droit de demander, c'est ce qu'il nous est permis de désirer (2). »

Ceci est capital et le fondement de toute vraie théologie de la prière de demande. Il sied donc de s'y arrêter quelque peu.

Par la vertu théologale de charité, qui est le premier fruit en nous de la grâce sanctifiante, nous voulons du bien à Dieu, à nous-même et au prochain. Qui dit charité, dit, en effet, bienveillance, amour de bienveillance. Non pas premièrement ni séparément amour de jouissance ou de concupiscence. Chez le chrétien en état de grâce, l'amour surnaturel de concupiscence, qui est normal et nécessaire, n'existe que rattaché et annexé à la charité, qui lui impose sa forme propre et l'enveloppe de toutes parts, sans l'abolir, de son large et pur amour de bienveillance. Amour de bienveillance, ce n'est pas assez dire quand il s'agit de définir la charité. Entre les personnes que nous avons nommées plus haut, la commune participation au bien divin crée une véritable et très haute société d'amitié, dont la charité est précisément le lien. Cette bienveillance qu'elles entretiennent les unes pour les autres est une bienveillance d'amitié proprement dite. La charité est une amitié. Quant au bien que leur charité-amitié se veut mutuellement, il

(1) *Sum. theol.*, II^a II^{ae}, q. 83, a. 14.
(2) Ibid., II^a II^{ae}, q. 83, a. 6.

est évident que c'est ce bien divin lui-même qui est le fondement de leur union et société.

Notre amour de charité, quel qu'en soit le bénéficiaire, Dieu, nous-même ou le prochain, est susceptible de prendre une double forme, celle de la complaisance ou de la joie et celle du désir. Ceci est facile à entendre. Toutes les fois que le bien divin lui est montré présent et possédé, en Dieu, en nous-même, dans le prochain, chez l'un de ceux qu'elle aime d'amitié, notre charité se complaît et se réjouit dans cette vue. C'est même là son mouvement principal. Toutes les fois, au contraire, que ce bien divin n'a pas encore acquis le développement et la stabilité qu'il comporte, notre charité, lorsqu'elle en est avisée, se prend à désirer, par amitié, sa consommation. C'est ce mouvement secondaire, mais naturel lui aussi, de la charité qui est, proprement, la cause de la prière chrétienne de demande et sa règle.

D'où il suit que c'est ce désir de la consommation du bien divin au bénéfice de Dieu, de nous-même et du prochain, qui va déterminer l'étendue que devra prendre notre prière et l'ordre que nous aurons à y garder.

A l'endroit, premièrement, de ses bénéficiaires. Ce seront ceux de notre désir de charité, dans la même étendue et dans le même ordre. Du moins en principe et sous réserve d'une difficulté que nous aurons à éclaircir plus loin.

Dans la même étendue : Dieu, nous-même, le prochain. Dieu et nous-même, nous entendons ce que cela veut dire. Mais le prochain? Pour la charité, le prochain ce sont toutes les personnes que Dieu a admises ou qu'il appelle au partage de son propre bien divin. C'est-à-dire, à l'exception des seuls damnés, qui se sont exclus eux-mêmes définitivement de cette divine société, tous les hommes, vivants ou morts, et les anges du paradis.

Cela fait, pour notre charité, beaucoup d'amis, et beau-

coup de bénéficiaires pour notre prière. Mais la grande masse de ce prochain innombrable fait bloc. Tout au plus, dans cette multitude, pour nous anonyme, notre prière, à la suite de notre charité, s'inquiétera-t-elle de distinguer des conditions diverses relativement à la participation au bien divin, et de se constituer ainsi de vastes clientèles plus homogènes, en regard desquelles il lui deviendra possible, en se déterminant quelque peu, de s'aviver. Ainsi fait l'Église, experte en l'art de prier. Le Vendredi Saint, par exemple, elle élève ses mains et sa supplication vers Jésus-Christ, crucifié pour le salut de tous, en faveur des ordres divers entre lesquels se répartissent ses enfants fidèles, puis en faveur des hérétiques et schismatiques, des païens et des juifs. D'autres membres, en revanche, de cette grande Fraternité divine que nous appelons le prochain, s'offrent à notre prière, comme à notre charité, en groupes distincts ou même individuellement. C'est le cas de Dieu lui-même en premier, des anges et des saints proposés par l'Église à notre culte, et d'un certain nombre d'hommes vivants ou défunts. Vis-à-vis d'eux, notre prière, comme notre charité, est appelée à se préciser et parfois à s'individualiser.

Mais c'est ici qu'intervient la grande loi de l'ordre dans la charité et donc dans la prière. De même qu'il n'y a pas, au ciel, dans le purgatoire et sur la terre, deux personnes auxquelles l'un quelconque d'entre nous doive, je ne dis pas simplement les mêmes témoignages de charité, mais la même charité intérieure, il n'y en a pas deux auxquelles ils doivent la même prière. L'on ne peut qu'énoncer les deux principes générateurs de cet ordre de la charité. L'un et l'autre se fondent sur la notion même de proximité. Mais la charité a pour ainsi dire deux pôles, Dieu et nous-même. D'où il suit que cette proximité peut se prendre par rapport à Dieu ou par rapport à nous. Les plus proches de Dieu, ce sont les meilleurs. Les plus proches

de nous, à quelque titre que ce soit, de nature ou de société, que la charité puisse reconnaître et s'annexer ou qu'elle crée elle-même directement, nous sont les plus chers. Pour les meilleurs, notre prière demande de plus grands biens, dont ils sont dignes et capables. Pour les plus chers, elle demande les biens, moindres peut-être, qui conviennent à leur état, avec plus de ferveur et d'assiduité.

Au point de départ de ces deux séries hiérarchiques distinctes, nous apercevons, suivant qu'il s'agit de l'une ou de l'autre, Dieu et nous-même. Dieu est le plus digne. Nous sommes nous-même le plus proche. Cependant, d'une certaine manière et quand il s'agit de charité, Dieu, comme il est le plus digne, est aussi le plus proche. Sur l'une et l'autre ligne, il est le premier, en dépit de la priorité psychologique, si nettement affirmée par saint Thomas, de l'amour naturel de nous-même et de notre propre bien. C'est que la grâce est la propre nature de Dieu avant de devenir la nôtre. La charité est l'amour même dont Dieu s'aime avant de devenir la divine amitié dont nous nous aimons nous-même en lui. Pour notre charité, Dieu est naturellement le plus cher, comme il est le meilleur. Ceci paraîtra clairement en paradis.

Une dernière précision s'impose. Assez souvent des vertus particulières viendront modifier cet ordre de la charité. La vertu de miséricorde nous pressera d'accorder un rang de faveur aux malheureux, qui sont ses clients. La justice nous sommera de faire honneur aux engagements particuliers que nous avons pu contracter. En cette matière de l'ordre dans la prière, comme en tout le reste, le jugement final appartient à la prudence surnaturelle.

Passons maintenant des bénéficiaires de notre prière à son objet. Cet objet s'identifie avec celui du désir de la charité. C'est donc, au profit de chacun de nos amis

divins, la consommation de son bien divin. Rien d'autre, mais rien de moins. Selon les personnes et les cas, cela représente des choses assez différentes. Pour Dieu lui-même, c'est uniquement la consommation de ce que nous appelons sa gloire extérieure. Pour les anges, ce sont certains accroissements secondaires et pour ainsi dire extensifs de leur bonheur, en relation avec le progrès et la consommation du règne de Dieu dans le Christ. Pour les saints, c'est la même chose et, plus spécialement, la glorieuse résurrection de leur corps ; ce peut être aussi l'établissement ou l'extension de leur culte dans l'Église. Pour les âmes du purgatoire, c'est l'acquittement de leur dette envers la justice divine et l'entrée en paradis. Pour les hommes qui vivent sur la terre et nous-même en particulier, c'est l'éternelle béatitude et, en vue de la mériter, tous les biens de grâce et de nature qui sont nécessaires en soi ou pour telle personne, et leur bon usage. Entre tous ces biens, dont le bon usage nous méritera d'être admis à la bienheureuse vision de Dieu, suprême consommation de notre bien divin, la charité elle-même occupe une place à part. Sa valeur de bien divin est absolue. Elle n'est déjà plus de l'ordre des moyens. Elle appartient à celui de la fin et de la vie bienheureuse. Notre charité qui prie demande à Dieu, par-dessus toutes les autres grâces et de la même manière que le paradis lui-même qu'elle contient déjà en soi, la charité.

Notre charité qui prie ! Oui, sans doute ; mais pas toute seule ni même de façon immédiate. Notre charité, c'est le désir de la consommation du bien divin. Or le désir en lui-même n'est pas une prière ni ne suffit à susciter la prière. Il lui faut, au préalable, prendre une autre forme, plus déterminée et vraiment nouvelle. La vertu théologale d'espérance va la lui donner en la changeant en espoir. Voici, en gros, ce qui se passe. Ce désir de la

charité, conçu dans la lumière de la foi, la foi nous fait comprendre, d'une part, que nous sommes hors d'état d'en assurer nous-même la réalisation et que la Toute-Puissance divine y est requise ; d'autre part, que cette Toute-Puissance de Dieu s'est rendue secourable à notre faiblesse, qu'elle nous est donnée et comme remise entre les mains pour l'accomplissement du désir de la charité. Rapprochant notre désir de cette certitude de foi, nous pourrions former de nous-même cet espoir de la consommation du bien divin, en nous et chez nos amis, avec l'aide toute-puissante de Dieu. Mais pour le rendre plus assuré et pour qu'il soit tout divin, la grâce sanctifiante rayonne dans notre volonté une activité surnaturelle spéciale, à savoir la vertu théologale d'espérance, dont c'est la fonction et l'inclination propres d'espérer. C'est elle qui, présupposant le désir de la charité, le change en espoir, le désir de la consommation du bien divin en espoir de la consommation du bien divin par la grâce toute-puissante de Dieu. A la vérité, la charité sent tout cela d'instinct. L'espérance ne fait qu'expliciter en un acte spécial sa confiance spontanée. Et quand c'est fait, la charité, sûre de l'amitié divine, se voit en état d'affermir l'espérance même. Ce Dieu tout-puissant, dont l'espérance, sur la parole de la foi, escompte le secours, n'est-il pas son Ami très cher et très fidèle?

La voie désormais est ouverte à la prière. Rien de plus cependant. La prière n'existe pas encore, qui va exposer à Dieu, pour qu'il le réalise, notre désir affermi en espoir.

Mais notre analyse traîne avec elle depuis quelque temps une équivoque qu'il devient urgent d'éclaircir. Nous pouvons et nous devons désirer à Dieu, aux anges et aux saints, la consommation de leur bien divin, telle qu'elle a été définie plus haut. Mais pouvons-nous la demander? Pouvons-nous prier pour Dieu, pour les anges, pour les saints? Non, répond saint Thomas. L'objet de notre prière,

à parler rigoureusement, ce n'est pas celui de notre désir de charité pris en lui-même ; c'est celui de notre espérance. Or ni Dieu, ni les anges, ni les saints, n'espèrent la consommation de leur bien divin, quoiqu'ils la désirent. Cette consommation, en effet, est pleinement due et assurée ; elle est déjà acquise en son principe. Et pas plus qu'eux, nous ne pouvons l'espérer pour eux ; nous la savons certaine. Ni donc prier à cet effet. D'ailleurs, il n'est aucunement de notre condition de prier pour Dieu, les anges et les saints. L'ordre établi veut que les inférieurs reçoivent de l'excellence des supérieurs, et non pas le contraire.

Tout ceci semble catégorique. Regardons-y de plus près. Saint Thomas admet que les saints eux-mêmes prient Dieu pour la glorieuse résurrection de leur corps. Même pour ce qui n'est plus objet d'espérance proprement dite, la prière demeure donc en soi possible. Saint Thomas accorde que nous pouvons augmenter la joie des saints, non pas sans doute en elle-même et dans son motif, qui est Dieu, mais dans sa matière et en extension. N'est-ce pas plus que de demander à Dieu cet accroissement?

Laissons saint Thomas. Jésus-Christ nous a commandé de « prier ainsi : Notre Père, qui es dans les cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne arrive, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » (Matth., VI, 8 sq.). Ce disant, nous demandons à Dieu de consommer sa gloire extérieure. N'est-ce pas prier Dieu pour Dieu? L'Église, à son tour, dans la post-communion de la messe de saint André, nous fait dire : « Nous avons pris, Seigneur, les divins sacrements, l'âme en joie à cause de la fête du bienheureux André, et nous te prions que, de même qu'à la gloire des saints, tu les fasses servir à notre pardon. » C'est demander la glorification des saints.

Ne doutons pas qu'il ne faille introduire en tout ceci quelque distinction. Disons, pour faire court, qu'il y a des

prières-suffrages et des prières-hommages. Quand il s'agit de prières pour Dieu, les anges et les saints, les secondes seules sont de mise. Ces sortes de prières sont plutôt des hommages, de magnifiques hommages, non seulement de charité, mais de religion. Saint Thomas veut que nous comprenions bien que de ces sortes de prières nous sommes en réalité les seuls vrais bénéficiaires. Et il a raison. Mais cela même, où se révèle notre infériorité, découvre la grandeur à laquelle Dieu nous a élevés. C'est dans le progrès et l'achèvement de notre bien divin, ou, pour employer la formule courante, de notre sanctification, que se réalisent la gloire extérieure de Dieu et cet accroissement secondaire de la joie des saints dont nous parlons. Le bien de Dieu et le nôtre coïncident dans la charité, dont c'est précisément le mystère ineffable. Et c'est la grandeur de cette charité-amitié, qui n'ignore pas d'ailleurs que, par cette voie, c'est notre bien propre qu'elle assure parfaitement, de considérer, de désirer et donc de demander la consommation de ce bien divin, qui est tout ensemble celui de Dieu et le nôtre, par le côté, volontiers, où c'est le bien de Dieu même.

Prions donc, en ce sens, pour Dieu, pour ses anges et pour ses saints. N'allons pas croire que saint Thomas nous en veuille détourner, qui a si bien compris que la charité est une amitié. Prions, en la manière que notre Maître nous a apprise, Dieu pour Dieu même : « Notre Père qui es dans les cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne arrive, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » En nous-même et par nous-même, et à notre propre bénéfice, sans doute. C'est de ton nom, de ton règne, de ta volonté, néanmmoins, qu'il s'agit, et dans ce que nous demandons consiste ta gloire extérieure. Cette prière pour Dieu, pour la gloire de Dieu, est, par surcroît, la vraie prière pour les anges et les saints. Plus intimement encore que la con-

sommation de notre bien divin, l'achèvement du leur est lié, en effet, au définitif établissement du règne de Dieu.

*
* *

Considérons maintenant la prière dans sa réalité propre. La prière de demande est, tout ensemble, un acte de raison pratique et un acte de volonté. Plus précisément, c'est un acte de la vertu morale surnaturelle de religion, et c'est un acte de la raison pratique chrétienne, c'est-à-dire élevée au plan surnaturel par la vertu théologale de foi qui s'étend jusqu'à elle et par la vertu morale de prudence. La prière, dans son être même, est un fait psychologique complexe.

La prière, *oratio*, est un discours. Son nom même le dit. Et le discours est un acte de l'intelligence, plus précisément de la raison. C'est notre raison qui discourt. Mais il y a raison et raison, comme il y a discours et discours. Il y a la raison spéculative, qui ne s'inquiète que de connaître, et le discours scientifique, qui ne s'occupe que d'expliquer. Et il y a la raison pratique, qui tend à l'action, le discours pratique, qui est un acte déjà. La raison pratique prétend à l'honneur d'être cause. Cause, elle l'est, effectivement, de deux manières différentes mais rigoureusement parallèles. Par voie de précepte ou de commandement et par voie de prière. Lorsque le résultat visé relève de notre propre activité ou de celle de nos inférieurs, nous nous donnons à nous-même ou nous donnons à nos inférieurs l'ordre de faire le nécessaire. S'il se trouve, au contraire, qu'il ne peut être obtenu qu'avec le concours de nos égaux ou supérieurs, qui n'ont pas d'ordres à recevoir de nous, au lieu de le leur commander, notre raison pratique les en priera. Il n'est personne qui n'entende cela et qui ne voie que précepte et prière sont pareillement des dispositions pratiques

que nous prenons en vue d'un but à atteindre. Mais c'est là l'office propre de la raison pratique, dont il est manifeste que la prière est un acte.

En vérité, il n'y a à pouvoir prier, comme à pouvoir commander, que les créatures intellectuelles. La prière est la haute prérogative de la raison. L'Intelligence suprême prierait, s'il était possible qu'elle eût un supérieur.

Renouons le fil de notre analyse. La charité met en nous le désir de la consommation du bien divin. Ce désir, l'espérance le change en espoir. La raison pratique entreprend d'exposer à Dieu cet espoir, sous la vive pression du désir de la charité, et de le lui soumettre pour qu'il le réalise. C'est ici la prière même.

A la prière, discours agissant de notre raison, il est impossible que la vertu infuse de prudence, éclairée elle-même des lumières de la foi, ne collabore point. Non pas, toutefois, en la même manière que pour le précepte. Le précepte est proprement un acte de la vertu de prudence. La prière ne l'est que matériellement. Au vrai, c'est un acte de la vertu de religion qui non seulement l'inspire, mais le produit elle-même par l'entremise de notre raison pratique, croyante et prudente, et en elle.

La religion est une vertu du groupe de la justice. Elle est une forme spécialisée de justice et, aussi bien, la plus relevée. La justice, en effet, est une vertu infuse qui nous dispose, en fonction de notre commune fin surnaturelle, à rendre à autrui ce que nous lui devons. Pareillement et sur le même plan surnaturel, la religion, autant du moins que la chose est possible, nous met en état de rendre ce que nous lui devons à cet autrui si spécial, à ce grand et universel Créancier qu'est Dieu, notre Créateur et notre Père. Oui, notre Père aussi dans l'ordre de la grâce. Aussi la religion est-elle déjà une piété filiale, et la première des piétés filiales. Elle est, dans notre volonté, la source vive

d'une juste révérence et soumission envers Dieu. Mieux encore, elle est cette révérence même et cette entière soumission à l'état de dispositions permanentes et actives issues de la grâce sanctifiante et de la charité. Le culte et le service de Dieu, qui sont son objet propre, ne sont que ces dispositions mêmes traduites en actes positifs. Si nous nous proposions une analyse complète de cette haute vertu, nous devrions spécifier qu'elle renferme en son unité ces dispositions à rendre, à qui nous les devons, de justes honneurs, une juste obéissance, de justes actions de grâces, que nous voyons devenir autant de vertus distinctes lorsqu'il s'agit, non plus de Dieu, mais des créatures.

Les actes de la vertu de religion sont ou proprement intérieurs ou spécialement extérieurs. Les actes intérieurs sont l'acte de dévotion et la prière de demande. « Par la prière, écrit saint Thomas, l'homme témoigne à Dieu sa révérence en se soumettant à lui. L'homme, par sa prière même, confesse qu'il a besoin de Dieu, Auteur de ses biens (1). » De celui-là surtout qui fait l'objet de la prière chrétienne, à savoir le bien divin dont nous demandons la consommation. Cette simple explication suffit à montrer que la prière de demande se relie, vraiment et directement, aux dispositions qui sont la religion même. Elle est toute pénétrée de révérence et de soumission religieuses envers Dieu. Et c'est en cela qu'elle est une prière. Nous voyons bien que la prière est proprement un acte de la vertu de religion.

C'est même, précise saint Thomas, le plus relevé, avec l'acte de dévotion. Ces deux actes de la vertu de religion, dévotion et prière, sont qualifiés par lui d'intérieurs à raison de leur matière immédiate, qui est, pour le premier,

(1) On se gardera d'identifier la prière de demande, acte spécial de la vertu de religion, soit avec l'oraison soit avec la méditation.

notre volonté et, pour le second, notre esprit, notre intelligence. Voici, à propos de la prière, sa pensée exacte. Elle est fort belle et relève grandement, bien au-dessus du précepte prudentiel par où elle nous régit elle-même, cet acte de notre raison pratique que nous appelons la prière. Par lui, elle se soumet et s'offre à Dieu, en quoi elle ne laisse pas de faire preuve et œuvre de prudence supérieure. « L'homme, remarque-t-il, quand il prie, livre à Dieu son esprit, qu'il lui soumet avec révérence, qu'il lui offre en quelque manière. Or l'esprit de l'homme est de plus haute valeur que les biens extérieurs et que les membres de notre corps, que l'on applique au service de Dieu. La prière l'emporte donc en excellence sur les autres actes de la vertu de religion. » Saint Thomas célèbre, en termes semblables, l'excellence de l'acte de dévotion, par où nous offrons à Dieu notre volonté. Et l'on voudrait insinuer que le Moyen-Age, épris de culte extérieur et de liturgie, était moins sensible que les modernes aux valeurs religieuses intérieures. Ne dit-on pas pareillement que, tout adonné, en sa simplicité, aux œuvres de ce qu'on appelle l'ascèse corporelle et extérieure, il était moins soucieux que nous ne le sommes de discipline intérieure? Ce serait à croire que, si on a lu, en saint Thomas, sa puissante théologie et psychologie de l'acte moral et des vertus, on ne l'a pas comprise. Après tout, il n'y aurait pas de quoi étonner.

Pour ce très grand œuvre qu'est la prière de demande, la religion reçoit et réclame l'assistance d'une autre vertu morale, qui est l'humilité. Il est évident que cette compréhension et acceptation de notre condition, cette complaisance dans notre bassesse, auxquelles l'humilité nous dispose et incline, sont propres à renforcer ces sentiments de révérence pour Dieu et de soumission à son endroit que développe la religion et que traduit la prière.

Saint Thomas conclut et résume ainsi toute cette analyse : « La prière procède de la charité par l'intermédiaire de la religion, dont elle est un acte, avec le concours de certaines autres vertus, qui sont requises pour que la prière soit bonne, à savoir l'humilité et la foi. Il appartient à la religion d'offrir à Dieu la prière (laquelle, matériellement, est un acte de notre raison pratique, croyante et prudente). A la charité ressortit le désir (que l'espérance transforme en espoir), dont la prière demande à Dieu l'accomplissement. La foi est nécessaire, par rapport à Dieu que nous prions, pour croire que nous pouvons obtenir de Dieu ce que nous demandons (donc plus spécialement comme mère et nourrice, avec la charité, de l'espérance). L'humilité est nécessaire par rapport à celui qui prie et qui doit connaître son indigence. »

Avant de finir, reprenons, sous une autre forme et plutôt synthétique, cette complexe psychologie de la prière. D'après saint Paul (I Tim., II, 1) et toujours, bien entendu, sous la conduite de saint Thomas.

Redisons que la prière de demande est un discours de notre raison pratique chrétienne, par où la religion présente à Dieu, pour qu'il lui plaise de le réaliser, le désir de la charité changé en espoir.

C'est un discours à Dieu. Elle s'ouvre donc par une invocation ou interpellation de Dieu. Sous le contrôle de la prudence, il s'agit de bien choisir les noms et titres divins qui conviennent à notre propos. Toute pleine de son objet propre, l'espérance suggère : Dieu tout-puissant, Dieu tout-puissant et éternel, Dieu tout-puissant et miséricordieux, Dieu dont la providence ne connaît pas d'échecs, etc. On reconnaît là les formules préférées de l'Église dans sa prière officielle. La charité, que le Saint-Esprit lui-même aiguillonne et conduit, crie à notre raison donnée : Père, notre Père. La religion enfin, que l'humi-

lité approuve, lui inspire l'appellation révérente et soumise : Dieu, mon Dieu. Toutes ces formules nomment et invoquent la première des trois personnes divines, à laquelle elles se rapportent par appropriation.

Qui ne voit l'importance décisive, pour la suite du discours, de cette initiale interpellation? C'est par elle que se réalise cette élévation de notre esprit à Dieu qui définit la prière à son premier moment. Elle représente la prise de contact avec Dieu de notre raison croyante.

Nous pouvons maintenant produire notre requête. Nous le ferons, selon les cas, par manière d'insinuation, de supplication ou de demande au sens précis. C'est merveille de voir saint Thomas préciser, d'un mot juste et sobre, ces mouvements subtils de l'âme religieuse qui prie. L'insinuation se contente de mettre notre indigence et détresse sous les yeux de Dieu, sans rien ajouter. La réalité parle toute seule. La supplication est un vif et pressant appel à la toute-puissance miséricordieuse de Dieu, mais comme au bénéfice de toute notre misère et sans rien préciser. La demande, au contraire, se préoccupe de spécifier ce que nous désirons et sollicitons.

Ces trois formes de prière, y compris la dernière, sont normales. Interprète des mouvements divers de la charité et de l'espérance, notre prudente raison chrétienne choisit, sous l'inspiration de la religion, dont l'esprit la pénètre et, pour ainsi dire, la possède. Elle choisit avec discernement, avec un affinement grave, avec simplicité aussi.

La prière est un discours pratique et qui vise un résultat positif. Il s'agit d'incliner la miséricorde de Dieu et son amitié pour nous à réaliser notre désir. La prière de demande veut être exaucée. Experte à disposer les moyens et à les adapter au but, la prudente raison chrétienne nous va suggérer de recourir aux seules armes dont nous disposions, l'obsécration ou objurgation et l'action de

grâces. L'obsécration ou objurgation se relie à l'interpellation ou invocation initiale. Nous y rappelons à Dieu, explicitement, quelques-unes des raisons qu'il a de nous exaucer et qui sont prises de ses perfections mêmes. La charité nous suggérera de lui alléguer son amitié pour nous et sa paternité de grâce; l'espérance, sa toute-puissance miséricordieuse et secourable; la religion, qu'il est le Maître souverain entre les mains duquel est remis notre destin. La prudence choisit et formule. Elle s'attachera volontiers, à l'occasion, à quelqu'une des grandes œuvres particulières en lesquelles Dieu nous a rendu sensibles ses perfections. Les litanies approuvées par l'Église nous fournissent de beaux modèles d'obsécration comme d'interpellation. L'obsécration souveraine, qui renferme toutes les autres et qui les surpasse, c'est celle par où l'Église conclut ses oraisons : « Par Jésus-Christ, notre Seigneur et votre Fils », avec la formule doxologique qui suit. Nous n'avons pas seulement là la grande œuvre de Dieu et qui lui remet sous les yeux, en une seule fois, toutes ses perfections et tout son miséricordieux dessein à notre endroit, mais encore notre seul titre, qui vaille en justice, à être exaucé, notre seule vraie créance sur Dieu.

Tandis que l'obsécration cherche ses motifs en Dieu, l'action de grâces les trouve en nous-même. Pour incliner Dieu à nous accorder de nouveaux bienfaits, nous alléguons à Dieu ceux dont il nous a déjà comblés. L'obsécration disait : N'êtes-vous pas toujours le même ? Continuez donc d'agir comme vous avez toujours fait. L'action de grâces dirait plutôt, tandis qu'elle remercie : C'est encore moi, c'est toujours moi, un habitué de vos miséricordes, un bénéficiaire attitré de vos largesses. C'est un titre aussi.

En dehors de cela, que pourrions-nous alléguer encore à Dieu, qui le dispose à nous prendre, sinon en faveur,

du moins en pitié? Rien d'autre que notre misère même, dont l'étendue est telle que la seule toute-puissance divine y peut porter remède. C'est le seul titre personnel que nous puissions présenter à Dieu. Notre prudence, inspirée par l'humilité, saura le faire valoir opportunément. S'avisant qu'il y a entre notre misère et la miséricorde divine une juste proportion et comme une harmonie secrète, de notre misère même, la prudence, poussant à fond cette forme de prière que nous avons appelée l'insinuation, saura, à l'occasion, se faire un moyen d'action sur le cœur pitoyable de notre grand Dieu et Père.

Phénomène psychologique encore plus admirable que complexe, voilà pour saint Thomas la prière chrétienne de demande. Matériellement, redisons-le, c'est un beau et émouvant discours que la prudence surnaturelle tient à Dieu. Mais si ce discours est une prière, c'est parce que la vertu de religion non seulement l'inspire, mais à l'intérieur même de la prudence, le façonne et le forme. La prière est proprement un acte de religion, étant un acte de révérence et dépendance. Cependant la vertu morale surnaturelle de religion, même assistée de l'humilité, ne pourrait produire cet acte particulier qu'est la prière de demande, si, au préalable, la charité en nous ne désirait et si l'espérance n'espérait la consommation du bien divin. La cause de la prière, c'est le désir de la charité que l'espérance affermit en espoir. Dans la vraie prière, Dieu reconnaît la voie de notre charité.

Le Saulchoir.

A. LEMONNYER, O. P.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

La doctrine du Vénérable Frère JEAN DE SAINT-SAMSON

(suite)

De l'obligation pour les supérieurs d'apprendre la vie spirituelle à leurs inférieurs (1)

Pour donner dans son intégrité la doctrine du saint aveugle sur cette question capitale, nous avons glané dans ses différents traités tout ce qui concerne cette matière :

A. — TEXTES PRIS AUX « OBSERVATIONS SUR LA RÈGLE DES CARMES »

a) Ch. IV. *Du soin des Supérieurs à élever leurs inférieurs dans la vie de l'esprit et dans l'étroite pratique des trois vœux.*

« Nous avons montré ci-devant la nécessité que nous avons d'un bon conducteur ; il faut ensuite montrer quelle est son obligation à faire observer la vie de l'esprit et les trois vœux solennels... Ces vœux sont les plus excellents moyens que nous

(1) Dans le précédent article, nous avions établi que tout religieux doit être *spirituel*. Dans celui-ci, il sera prouvé que cette obligation est plus stricte encore pour les supérieurs.

ayons d'aimer et de servir Dieu, spécialement nous autres qui devons vivre solitaires d'esprit et de corps, en perpétuelle oraison, silence et total recueillement de notre esprit en Dieu, par vérité et fidèle abstraction de tout le visible, matériel et sensible, voire de tout l'intellectuel, afin d'être ainsi élevés de Dieu en pure contemplation des choses sur-célestes et divines.

« C'est pourquoi le supérieur qui reçoit notre profession doit soigneusement nous les faire pratiquer, tant au dehors qu'au dedans de nous. Pour cet effet il nous doit tenir, autant qu'il est en lui, en étroite solitude dans nos cellules, employant la savoureuse fécondité de ses exhortations pour nous persuader d'y demeurer généreusement jour et nuit, méditant en la loi du Seigneur et veillant en prières et oraisons, partie vocales, et partie mentales. Il doit, ou par soi-même, ou par autrui, donner les premiers éléments et commencements de cet exercice d'oraison aux jeunes novices qu'il voit désireux de combattre toute leur vie sous les enseignes de notre Ordre : leur expliquer en temps et lieu l'ordre et les diverses voies que Dieu tient dans les divers naturels et esprits, pour les conduire et acheminer à Lui.

« *Telle doit être la principale et plus importante occupation*, dont le bon ordre et le bon usage édifiè tout, et dont le mépris renverse tout : *c'est à savoir d'élever leurs religieux en l'esprit d'oraison* par laquelle nos temples spirituels sont élevés jusqu'à leur suprême lustre et accomplissement.....

« ... Je laisse à un chacun le choix de ces lectures (1). Il importe peu, pourvu qu'on trouve la veine d'eau vive jaillissant à la vie éternelle, et qu'on donne droit au but selon notre unique intention. Mais c'est grande pitié si l'on commet (confie) ignoramment et sans crainte les novices et tendres nourrissons de notre Religion à des nourrices qui n'ont point de mammelles. Lamentez sur ce triste spectacle, vous tous qui le voyez et l'entendez. Dieu vous donne des enfants que vous ne méritez pas. Vous êtes si aveugles, ignorants et cruels, que vous les suffoquez dans leur berceau, les mettant en leur enfance sous la charge de directeurs totalement ignorants des voies de Dieu, et vides des voies de son divin Esprit. Ils ne peuvent leur donner ce qu'ils n'ont pas et ce qu'ils n'auront jamais, de sorte que ces enfants demeurent tous vides et affamés, criant lamentablement à la faim, sans qu'il se trouve per-

(1) Il avait parlé ailleurs de plusieurs bons auteurs.

sonne qui leur donne la pâture de l'esprit. Ce leur est chose insupportable de savoir quelle est et où est la vraie vie, et que personne ne se trouve assez souvent en toute une maison qui leur y puisse donner entrée ni accès. Cela est capable de faire pleurer des larmes de sang, de voir tenue pour rien la chose la plus importante et la plus excellente du monde, qui est la vie spirituelle, de laquelle seule on devrait faire cas, toutes choses mises en arrière. On croit que c'est assez et que tout est assuré quand on a donné la jeunesse à conduire à des personnes communément mortifiées et vertueuses, qui cependant n'ont non plus de l'esprit de Dieu que ceux qui sont sous leur conduite. Voilà la cause pourquoi ces personnes ne forment dedans les Jeunes autre vie, ni autre esprit que le leur.

« ... C'est une pratique qui règne en certaines religions dont l'Institut et l'esprit est plus au dehors qu'au dedans et dont ils font grande gloire. Mais nous de qui l'Institut est tout au dedans, tout esprit contenant esprit et vie, ce dommage nous doit extrêmement toucher, vu que nous en avons l'expérience, et qu'aujourd'hui, plusieurs demeurent accablés sous les ruines dont jamais ils ne se relèveront sains et vivant en esprit...

« ... Les supérieurs voyant et entendant ceci doivent trembler de frayeur s'ils négligent ou ignorent la culture des âmes qui leur sont commises, pour être divinement élevées dans la vie de l'esprit, par vrai flux d'esprit ; s'ils préfèrent l'accessoire et le bien apparent au vrai bien, qui contient la vraie vie en soi... qu'ils craignent donc profondément sur ce sujet si juste et si formidable, puisque ce qui, par leur faute, mourra ou périra de faim, de pauvreté, de faiblesse et de langueur d'esprit sous leur conduite, sera étroitement répété d'eux ; s'ils ont manqué à promouvoir le bien de leurs sujets, à proportion de leurs dispositions et capacité...

« Quant aux supérieurs qui ignorent la vie de l'esprit, ses voies et exercices, par défaut d'y avoir été stylés et conduits fidèlement eux-mêmes, ils devraient en cette occasion, justement et à bon droit, refuser la charge et condition de supérieur, puisqu'elle leur est plutôt à perte qu'à gain, et à ruine qu'à salut. Car ils sont pour l'ordinaire plus propres à tout ruiner en peu de temps qu'à édifier quelque chose de bon. C'est pourquoi, il est de nécessité que tout supérieur soit non seulement de vie mortifiée et exemplaire, afin de faire le chemin à ses inférieurs ; mais encore il faut qu'il soit de grande raison, récollection, retraite et solitude, de sorte qu'il n'aime

rien plus que telle vie. Car c'est la vraie vie et le vrai bien. Cela, dis-je, est nécessaire au Supérieur afin que tous ses inférieurs désirent ardemment l'imiter. Et il leur en doit sur toutes choses inculquer souvent les avantages, leur faisant entendre et savourer, par sa fécondité divine, qu'il n'y a vie heureuse que celle-là, à cause que Dieu y a tout en la créature, et qu'elle a ce bonheur que de l'aimer par étroite union et conjonction de cœur et d'âme avec Lui.

« ... C'est pourquoi, le supérieur doit être toute lumière et tout esprit, pour enflammer un chacun à vivre et à être comme lui; et que tous participent à son vrai bien et à sa vraie joie, s'animant tous, à qui mieux mieux, à ce divin exercice. »

(pp. 853 et ss. des *OEuvres spirituelles et mystiques*, Rennes, Coupard, 1658.)

b) Ch. x. *De la charitable correction des supérieurs à l'endroit des inférieurs*

« Le supérieur qui se persuade que la vie austère et les exercices de mortification et des pénalités du corps sont la meilleure chose, ne sait pas en quoi consiste la vraie et entière perfection, ni ce que c'est que *la vie de l'esprit*, pour l'acquisition et maintien de laquelle la vie régulière et les austérités religieuses ne sont que des moyens. » (p. 875)

c) Ch. xii. *De l'humilité des Supérieurs*

§ 3. *Rares qualités des bons supérieurs*

« Puisque vous (les supérieurs) ne pouvez ni ne devez être anges par nature, soyez au moins hommes angéliques, pleins du Saint-Esprit et de son don septiforme, qui doit être le fruit et l'effet de votre continuelle et amoureuse contemplation...

« Vous êtes destinés pour les (inférieurs) nourrir saintement du lait de sapience et de science céleste. Vous êtes leurs docteurs et leurs guides en toute sainteté, dans leur pérégrination et la vôtre. Vous êtes leur sol et leur lumière, leur force, leur sagesse, leur pureté, leur sainteté, leur rectitude, leur balance et leur poids. Vous êtes leur miroir en toutes vertus, en humilité, simplicité et charité. Vous êtes leur milieu en chacun, leur vérité stable et arrêtée, leur discrétion, leur précaution, leur vie, leur santé, leur remède, leur bien, leur féli-

cité en cette vie. Si vous êtes tels que cela, vous serez chéris de tous unanimement.

« Or, pour parvenir à toutes ces belles qualités, il faut que vous soyez plus contemplatifs qu'actifs selon quelque commun degré d'oraison... » (p. 880)

Ib., § 12. *Le supérieur ne conduit pas dans un esprit de crainte*

« La vraie liberté d'esprit et la paix intérieure étant surtout requises à celui qui désire véritablement acquérir l'*esprit de notre Religion,* le supérieur veillera soigneusement à ce que les Frères ne soient pas conduits par crainte servile ni par respect humain, mais comme enfants de Dieu, en liberté d'esprit, tâchant de plaire à Lui seul qui est scrutateur de leurs cœurs. » (p. 882)

Ib., § 16. *En quoi consiste l'esprit de notre profession*

« Il remontre souvent en public en quoi consiste *l'esprit de notre profession* qu'il ne gît pas à beaucoup paraître à l'extérieur, mais en humilité et *occupation intérieure avec Dieu.* Il exhorte souvent un chacun à ne mettre sa perfection à paraître au dehors, ni même dans la mortification faite pour la seule bienséance et police extérieure, ou pour un beau lustre de la maison, ce qui ne pourrait guère durer. Mais à profondément s'anéantir devant Dieu et s'approcher de Lui par l'oraison. Il n'exclut pas toutefois le bon exemple qu'on est tenu de donner aux séculiers, pour glorifier le Père Éternel qui est aux Cieux. Au contraire, il les y exhorte souvent, mais il désire que cet exemple procède de l'intérieur. Comme aussi il est vrai qu'un religieux bien intérieurement occupé avec Dieu frappe plus au cœur des séculiers, quand ils le voient en sa modestie, que tout le reste de ses paroles extérieures. » (p. 884)

d) Ch. XIV. *Des œuvres de surérogation qui nous sont libres par notre règle*

§ 6. *Doctrine de nos anciens Pères plus infuse qu'acquise*

« Il est très certain que nos premiers Pères étaient bien moins doctes selon les sciences acquises que *selon la science infuse ou sapience divine,* en pure et profonde simplicité. Telle a été en eux *la vie de l'esprit,* accompagnée de l'amour et des

vertus excellemment infuses qui sont le fond et l'ornement d'une telle vie. C'est ainsi qu'ils étaient très doctes et très simples, et tout leur entretien par ensemble était de conférer quelquefois des plus hauts secrets des influences de Dieu. Dans cet esprit, ils chantaient les louanges divines avec des Psaumes et cantiques spirituels. Mais depuis que notre Ordre s'est si abondamment dilaté et étendu dedans les villes, alors nous avons commencé à perdre peu à peu *notre vrai et premier esprit* et nous nous en sommes formé un que nous avons jugé être pour l'utilité du peuple, sans presque rien retenir du nôtre, sinon quelques vestiges très éloignés. Néanmoins les choses étant ce qu'elles sont, nous aurions encore assez de quoi être grands religieux, si l'accessoire ne ruinait pas le principal, comme il fait et fera encore de plus en plus, si on n'y donne ordre. Car on viendra à se moquer de la simplicité des petits, on les méprisera et les bouffonnera ; on ne donnera crédit et ascendant qu'à certains que l'on estime être tout l'ornement et le lustre de la Religion, les rendant de plus en plus insolents et enflés par cette estime. Que si l'on voit ceci arriver, qu'on sache au moins que telle ruine a été prévue, et que, dès à présent, nous la prévoyons comme infaillible, si tous les esprits des supérieurs ne s'unissent pour en ôter la cause. Mais au contraire, il y a des supérieurs auxquels un si ruineux esprit est si agréable qu'on n'oserait leur parler de ceci, disant que tout va le mieux du monde et que jamais les choses ne furent en meilleur état. » (p. 890)

Ib., § 8. *La continuelle mortification et oraison des parfaits est une continuelle surérogation*

« J'ai dit que selon la meilleure partie de notre tout, qui est notre âme, nous n'avons point d'œuvres de surérogation, parce que nous sommes obligés de toujours couler en Dieu de toutes nos forces et puissances, par oraison et occupation continuelle de tout notre cœur en Lui. De sorte qu'il faut que, nuit et jour, nous soyons, par semblables exercices, pleins de Lui, ardemment allumés et actifs au feu de son amour infini, afin que, nous remplissant de lumière et d'amour, ils nous puisse dominer fortement et pleinement, qu'Il ne trouve plus jamais de dissemblance entre nous et Lui. Tel a été *notre premier esprit* en tous nos premiers Pères, dans la délicieuse et abondante suavité duquel le Mont Carmel leur était un Paradis en terre. Et c'est cela même de quoi jouissent à présent

tous les vrais Carmes... Nous devons ainsi ranimer en nous *l'esprit de nos anciens Pères*, en sorte que toute notre joie et délectation ne consiste qu'en cela, puisque à toute âme sainte l'introversion amoureuse est un Paradis et l'extroversion est une mort (1). » (p. 891)

B. — Textes pris a la « Conduite des Novices »

a) Ch. VII. *Des bonnes qualités et du soin que doivent avoir les directeurs pour se bien acquitter de leur charge*

§ 1. *Ils doivent avoir une lumière*

« Il faut que ceux qui sont établis pour adresser et conduire les apprentis de la vie spirituelle et religieuse aient une lumière infinie, par manière de dire, et qu'ils soient totalement consommés en lumière, afin qu'ils rencontrent toujours heureusement et qu'ils donnent à un chacun diversement ce qui est sien et ce qui doit maintenir les âmes en bon ordre et les avancer à un état plus haut, plus parfait et plus divin. De sorte que les âmes ainsi heureusement conduites puissent toujours aller de mieux en mieux, sans reculer ni se fourvoyer.

« Je ne spécifie pas ici les remèdes spirituels dont ils se doivent servir. Les Pères de l'Église et les mystiques plus élevés les ont suffisamment exprimés. Mais pourtant, il ne laisserait pas de s'en trouver qui, pour n'être assez consommés en cet art, feraient quantité de fautes, manque d'aider leur lumière par celle des plus doctes et relevés mystiques... » (p. 914)

b) Ch. IX. *De la douceur et affabilité requises dans les directeurs*

§ 3. *Importance du choix des directeurs sages et lumineux*

« Il est important pour le bien des jeunes de leur donner des directeurs grandement illuminés, sages, parfaits, et qui soient plus lumineux que savants d'une science non mystique. Car

(1) Introversion, extroversion, mots très expressifs malheureusement tombés en désuétude : vie au dedans, vie au dehors.

de leur lumière et de leurs ténèbres dépendent la mort et la vie, le Paradis et l'Enfer de leurs disciples qui, sans leur secours, ne peuvent aborder le bien que de fort loin. Ce sont les commencements bien établis et bien ordonnés qui sont la base et le fondement de *l'esprit* en ces jeunes plantes. La cause pourquoi beaucoup de naturels bien disposés à recevoir les influences de la grâce de Dieu et ses divins avènements profitent si peu en Religion, c'est qu'ils n'ont pas eu de bons et bien experts Directeurs en leurs commencements; que ceux qu'ils ont eus les ont plus atterrés que soulevés. Ils les ont perdus, ou du moins joué à les perdre par leur désordonnée conduite, agissant sans savoir ni ce qu'ils faisaient, ni où ils allaient. » (p. 922)

Ibid., § 4. *Conduite politique et sans intérieur*

« Il faut ingénuement confesser qu'à défaut de Religieux doués d'un vrai et solide intérieur, accompagné de pratique, tant au dehors qu'au dedans, la Religion ne sera qu'impure et défectueuse en son corps et en ses membres. Si elle a quelque raideur et quelque maintien, ce ne sera que police humaine. Supposé, dis-je, que dans une Religion il n'y ait que peu de *vie d'esprit intérieur* et en peu de personnes, le reste étant dans le désordre et ne se portant qu'aux parades extérieures afin de faire jouer leurs propres appétits et leurs passions sous cette ombre, la Religion ne se maintiendra que par son esprit extérieur, grossier et défectueux et totalement animal. — Chose étrange que la Religion généralement n'apparaisse presque qu'ainsi et n'ait d'autre lustre que celui qui résulte de l'esprit d'une bonne police, laquelle il faut souvent accompagner de la force pour la maintenir ! Qui est la cause de ce désordre, sinon le manquement de la *vie intérieure de l'esprit*, en laquelle on ne nourrit et on n'exerce pas comme il faut assez de personnes, ni assez longtemps les jeunes novices ? Cela fait que quand ils deviennent grands on ne les peut gouverner que par la rigueur, autrement on n'en a rien. De vrai, là où la seule régularité et vie extérieure règnent. là il n'y peut avoir que divorces, aversions, confusions, misères, et ruines à cause des diversités d'humeurs et d'appétits dont tout le corps de la Religion est composé. Mais c'est assez parlé de ceci : celui qui lira l'entende, le comprenne et s'y arrête comme à la même vérité. » (p. 922)

c) Ch. XII. *Des moyens que le Directeur doit prendre pour illuminer ses disciples et connaître leur esprit*

§ 4. *Il ne faut pas trop donner de lumière à la fois* (1)

« Il est bon que le directeur soit toujours muni de quelque sujet et matière mystique, laquelle il puisse fécondement écouler en toutes rencontres. C'est pourquoi il faut que, s'il n'est déjà consommé totalement, il ait incessamment en mains les Livres plus mystiques, plus lumineux et plus profonds, comme seraient : *le divin Rubroche* (Ruysbroeck), *le divin St. Denis* et l'excellent *Harphius;* le *Jardin des Contemplatifs*, les livres de *Ste Gertrude*, la vie des saintes *Catherine de Gênes* et *de Sienne*, Taulère, la *Perle Évangélique* et autres. » (p. 938)

d) Ch. XII, § 2. *Tout religieux doit être intérieur*

« On peut voir de tout ceci (2) la grande et urgente nécessité qu'a la Religion de porter amoureusement ses enfants à acquérir *un intérieur souverainement parfait*, jusqu'à ce qu'ils y soient totalement consommés, puisqu'elle exige et requiert d'eux pour toute leur vie une si suprême pureté et perfection d'*esprit*. Car que pense-t-on que ce soit à un religieux qui n'a pas une perfection souveraine et acquise au dernier degré, que de passer toute sa vie misérablement en toutes sortes de pénalités et de croix, soit de corps, soit d'esprit? Comment est-ce qu'étant à l'intérieur peut-être en un continuel enfer, il portera ces croix et résistera à tant d'ennemis par le seul extérieur, sans recevoir que très peu ou point de secours de l'intérieur? Ne tombera-t-il pas en toute rencontre dans les horreurs du péché, même souvent et trop souvent du péché mortel?

« Qu'on ait donc hardiment un très grand soin de l'intérieur

(1) On a pu remarquer, au cours de ces extraits, que les citations ne correspondaient pas toujours parfaitement au titre qui les précédait ; nous avons cru cependant qu'il pouvait être intéressant de laisser ces titres et sous-titre des chapitres : on a ainsi une certaine vue d'ensemble des matières traitées par le saint aveugle, et surtout l'on constate qu'à propos de tout, il revient à son thème favori : *la vie de l'esprit* entendue au sens large, et même au sens plus particulier, synonyme de vie mystique, que lui donnait saint Jean de la Croix.

(2) Dans le paragraphe qui précède, le Vénérable Frère Jean de Saint-Samson avait commencé à parler « de quelques excès et défauts qui se doivent éviter en la conduite des novices ».

de chaque religieux, puisque le seul extérieur n'a aucun pouvoir au dedans pour le contentement et le bien de l'âme, et qu'il ne sera jamais bien ordonné si l'intérieur est totalement déréglé..... *Le religieux vide à l'intérieur du sentiment et du désir de Dieu sera incessamment en réflexion bestiale ou diabolique sur soi-même, et par conséquent, à jamais mécontent et malheureux en son inquiétude et chagrin.....* » (p. 945)

e) Ch. XVI. *De diverses connaissances que doit avoir le directeur des âmes*

Ce chapitre serait à citer tout entier, voici comment il débute :

« Le directeur doit être suffisamment illuminé et ordonné pour lui et pour les autres. Il faut premièrement qu'il sache discerner les divers mouvements de grâce, de nature et du diable, voire dans leurs premiers mouvements et avant qu'ils en soient venus jusqu'à leurs premiers effets : ce qui suppose une grande et profonde lumière acquise, et simplicité d'esprit. Il faut qu'il sache distinguer et discerner les divers mouvements, inclinations et appétits de l'esprit vers le bien, afin d'admettre ceux qui sont bons et conformes à la grâce, et de retrancher les mauvais et les désordonnés. Il faut qu'il discerne les divers mouvements, sentiments et opérations de Dieu fluant radieusement et lumineusement en l'âme, et ses divers attouchements (1). Il faut qu'il discerne si Dieu, par ses visites, règne tout seul dans l'âme, ou si la nature lui fait résistance manifeste et involontaire, ou plus secrète et comme invisible. Il faut qu'il sache en quoi diffère le vrai repos et la paix de l'âme en la lumière divine, et la fausse paix ou la lumière naturelle, remplie d'une fausse et toute sensible douceur de l'esprit.

« Il faut qu'il reçoive de Dieu pour lui ce qui lui est propre et particulier, et qu'il ne s'en serve pas pour ceux à qui cela n'est pas convenable... Il faut qu'il soit comme un corps transparent au travers duquel reluise son abondante et véritable lumière, pour le bien et le repos de tous. Il faut que, pour cet effet, il sorte à l'action en cas de nécessité, s'accommodant à

(1) Nous sommes ici en pleine mystique, c'est incontestable.

tous, allant par Ciel, par terre, par mer et répandant sa lumière selon que Dieu le désire de lui. Il faut qu'il le connaisse, non seulement d'une manière grossière et purement morale, mais divinement, simplement, hautement et essentiellement, par simplicité de lumière acquise (1) avec abondance et de longtemps possédée. De sorte qu'il soit déjà transfus en simplicité d'essence pour tout voir, tout entendre, tout faire, tout endurer, et pour toujours mourir et expirer en Dieu auquel il est entièrement uni et transformé. Que si un Directeur ignorait cela, il mettrait en enfer tous ceux qu'on lui donnerait à conduire. Qu'il sache donc bien le temps assuré et propre à être sensiblement destitué de Dieu et celui auquel on ne le doit pas être. Qu'il sache les causes et les effets des destitutions et des distractions. Quels sont les dons du Saint-Esprit et leurs diverses opérations..... Quelle est la caliginosité (2) en Dieu, quelle est la dilatation lumineuse qui succède à cela et quels leurs effets. Quels sont les moyens pratiques et ordonnés en la fin de l'objet et quels leurs divers effets; quelle est l'extase, le ravissement : leur différence, leurs espèces, leurs effets.

« Enfin, il doit savoir quelle est la purgation en la voie suréminente, quelle est l'illumination, et les effets de l'une et de l'autre. Quelle est la vraie et la fausse oisiveté, leurs différences selon leurs divers effets. Ce que c'est que d'être en soi-même et en nature, et d'être vraiment et essentiellement en Dieu. On voit manifestement de tout ceci qu'il faut qu'un Directeur soit totalement consommé en la plénitude de Dieu et, s'il faut ainsi dire, se conduire soi-même assurément en conduisant aussi les autres, et que pour y bien agir comme il faut, rien ne lui doit manquer des sciences, lumières et connaissances infuses et acquises pour cela. » (pp. 949 et ss.)

C) — Textes pris au traité « Lumières touchant les réformes »

... « Si l'amour ardent manque à un Supérieur, *l'esprit et la lumière divine lui manqueront aussi.* Ce ne sera pas merveille de le voir se perdre en son propre esprit, n'ayant pas voulu se

(1) Ici, *acquise* ne s'oppose pas à *infuse*, c'est synonyme de *possédée*.
(2) Mot tombé en désuétude, veut dire obscurité, du latin « caligo ».

perdre en l'*Esprit de Dieu*, et ayant préféré la vie et le repos des sens selon l'homme purement moral à *la pure vie de l'esprit* vraiment perdu, toujours renoncé et toujours mourant. » (p. 988)

« Quelques-uns demandent si, en matière d'élection de supérieurs, on doit préférer à ceux qui ne sont que moraux ceux qui sont pleins de *sapience divine* au dedans, mais qui ne sont pas jugés si propres pour les affaires du dehors? C'est sur cette question qu'on a très grand sujet de déplorer la misérable condition des hommes de ce temps qui, n'étant que politiques et charnels, ne veulent point de supérieurs s'ils ne sont les plus habiles et les plus entendus du monde à l'extérieur. Sur quoi ils allèguent toutes sortes de raisons, conformes à leur appétit, ne voyant pas qu'il est plus que suffisant qu'un bon officier vaque à cela par l'ordre du supérieur, sans perdre la paix et le repos de son esprit. On ne requiert, dis-je, autre chose des supérieurs qu'une vie morale et docte, et qu'ils soient bien versés en la pratique des choses extérieures. J'ai dit assez souvent que le Directeur doit savoir quel est l'amour sensuel et ses effets, et quel est l'amour raisonnable et ses effets. En quoi se ressemblent l'amour sensuel, naturel, impur, et le vrai amour, et comme quoi ils diffèrent l'un de l'autre. Il doit savoir la différence qu'il y a entre les voies d'illumination en elles-mêmes et en leurs moyens; connaître quand c'est que les âmes sont assez fortes ou non pour marcher par la voie d'abonnement et destitution des sentiments de Dieu (1). Car ce point bien entendu et bien pratiqué est la clef de la vie et l'âme fidèle ne sera jamais épurée de ses appétits et de son amour propre que par cette évacuation sensible de Dieu et par une simple nudité afin de Le suivre abandonnée par les chemins pierreux et déserts de l'abnégation, en temps et en éternité, en la manière qu'il Lui plaira la tirer (2).

(1) Rapprochons ces recommandations des règles données par saint Jean de la Croix pour l'abandon de l'oraison discursive, *Montée du Carmel*, l. II, ch. XI, XII, et *Nuit obscure*, l. II, ch. IX.

(2) Même doctrine que celle de saint Jean de la Croix dans la *Nuit obscure*, où il montre la nécessité des purifications passives pour arriver à la perfection. Ces textes prouvent bien que le Vénérable exige du maître des novices qu'il ait la science et l'expérience des voies mystiques; et cela pourquoi, sinon parce qu'il a à former et à conduire des âmes appelées par vocation à marcher par ces voies?

« ... Si cela est on les estime grands et grandement dignes de conduire. Mais les supérieurs *vraiment spirituels*, on n'en fait dès là aucune estime et on estime leur conduite jusqu'aux ongles.

« Pour décider cette question, il faut remarquer que la doctrine morale et spéculative n'est propre qu'à bien raisonner selon la vie morale, à policer, régler et gouverner les corps ou sociétés, dans le même état moral. Mais la *sapience divine* qui, par sa douce et suave lumière, va pénétrant toutes choses, opère bien plus noblement que cela dans les corps qu'elle gouverne; et toute la police nécessaire à un bon gouvernement se trouve à point nommé dans sa conduite, comme un effet de la même sapience, quoique cela ne soit qu'accessoire en comparaison des œuvre qui regardent le recueillement amoureux d'un chacun. C'est à quoi le supérieur doué de cette vraie sagesse a soigneusement égard de distribuer des exercices extérieurs à un chacun, selon la portée et la disposition de son esprit, pour les occuper sans division ni multiplicité. Que si tous ne sont propres que pour l'accessoire, il faut qu'il donne ordre qu'on le fusse au moins avec vertu et dans la présence de Dieu, avec quelque sorte d'exercice intérieur; afin que, par exemple un prédicateur, un religieux qui converse, un confesseur et autres, piquent plutôt les cœurs à sensible componction et savoureuse sagesse, que de seulement délecter et charmer les oreilles des hommes.

« Tout ceci bien considéré, il ne faut pas s'étonner si je dis qu'un supérieur doit être plein de vraie *sapience*, puisque sans cela il ne peut avoir, à tout le plus, qu'une sagesse morale. A la vérité, c'est quelque chose, mais il lui manque une infinie lumière pour la sûre et saine conduite de ses inférieurs; de sorte, qu'à ce défaut, il ne saurait adresser personne en sainteté de vie, *à la vie de l'esprit*, car il a lui-même besoin d'y être conduit. Mais il est vu beaucoup faire et être grandement vertueux s'il désire et recherche passionnément la *vie de l'esprit*, tant pour lui que pour les autres. Il y a beaucoup moins d'inconvénients que les particuliers manquent d'être enrichis et ornés de l'esprit, que le Supérieur, vu que celui-ci en doit faire éclater et reluire l'excellente beauté à ses inférieurs, dedans le très pur miroir de sa sainte vie. Au défaut de cela il n'a que demie-vie et languit dans l'ignorance d'innombrables vérités à cause qu'il ignore les esprits par voie de sapience.

Car, quoique par subtilité d'esprit naturel et ensuite de plusieurs expériences et pratiques morales, il puisse connaître les esprits divers dans une vie morale et commune, cela ne suffit que pour les entretenir dans leurs voies. Mais que sert-il d'ordonner la seule nature en elle-même, si on ne l'élève au-dessus d'elle, dans les voies de la grâce? Il faut donc que le Supérieur, s'élevant au-dessus de cet état purement moral et ne s'y arrêtant qu'à regret et à contre-cœur, ne respire rien tant que d'avoir abondance de sujets disposés à devenir par son moyen *spirituels et revêtus de la vie de l'esprit*. Et je dis absolument qu'il faut que les supérieurs, pleins de la sapience divine, soient autant élevés et éminents par-dessus les autres en leur conduite et en leurs vues, pénétrations et appréhensions, comme il y a de la distance de la nature à l'esprit (1). »

(Traité III, *Lumières touchant les Réformes*, pp. 994-995.)

(*A suivre.*)

Fr. Jérôme de la Mère de Dieu, O. C. D.

(1) Il serait très intéressant de rapprocher de cet enseignement du V. F. Jean de Saint-Samson celui du V. P. Jean de Jésus-Marie dans « l'Instruction pour le Maître des Novices ». C'est bien le même esprit qui a inspiré la réforme thérésienne et celle de Touraine, c'est le même idéal qui est poursuivi. Cf. *Inst. mag. nov.*, Pars I, ch. v, p. 226 ; ch. vi, p. 282.

Saint JEAN DAMASCÈNE, hymnographe

Parmi les Pères et les Docteurs de l'Église grecque, saint Jean Damascène n'est pas pour nous l'un des moins connus.

Ce qui paraît d'abord en lui, c'est le théologien qui, par un labeur assidu, s'appliqua à condenser dans un ouvrage d'ensemble tout ce que les anciens avaient dit « de la foi orthodoxe » et, précurseur de la scolastique, sut faire de cette apparente compilation une somme parfaitement ordonnée. A d'autres son souvenir est plus cher parce qu'ils aiment à se rappeler le pieux auteur qui professa envers Notre-Dame un culte tout particulier et, l'un des premiers, chanta dans ses homélies les louanges de la Vierge avec une tendresse et une grâce que même un saint Bernard n'a jamais dépassées. Ceux qui ont pénétré davantage au cœur de sa vie ont fait connaissance avec le moine observant et austère, tout recueilli dans le silence de sa cellule au monastère de Saint-Sabbas, ignoré du monde et connu de Dieu seul, vivant dans la contemplation des divins mystères ou attaché sans relâche à la méditation des saintes Écritures ou recueillant enfin, dans quelques petits traités pleins d'expérience et de finesse, les secrets d'une ascèse à laquelle il avait été ponctuellement fidèle.

Pourtant, dans cette figure, un trait nous reste moins connu. Saint Jean Damascène n'est pas seulement le théologien et le Docteur qui clôt presque la grande lignée des

Pères de l'Église grecque ; il est encore un auteur liturgique, un hymnographe, — car le terme de *liturgiste* prêterait plutôt à confusion, — et sur ce point, loin de clôre une série, il est vraiment un initiateur : tous ceux qui vinrent après lui le prirent pour modèle, et c'est sur les huit tons fixés par lui que les mélodes du moyen-âge composèrent les canons et les tropaires encore en usage dans l'Église d'Orient.

Qui dira l'intérêt que présente ici l'étude de saint Jean Damascène? Nulle part en effet il n'est inférieur à lui-même. S'il fait montre en cet endroit de qualités nouvelles, qualités du mélode et du poète, grâce et délicatesse de traits, vivacité de couleurs et d'images, aisance, simplicité, spontanéité de l'artiste et du peintre, il n'abandonne rien des qualités du Docteur et réunit ainsi dans ses compositions nouvelles aux charmes de l'hymnographie la valeur doctrinale des œuvres théologiques. Étudier ses chants liturgiques, ce n'est donc pas s'arrêter à quelque poésie aimable et frivole, à des fioretti gracieux dont il ne reste rien que des cadences recherchées et une forme vide de sens ; tout au contraire, c'est faire œuvre de patristique et de liturgie, c'est-à-dire une œuvre qui réunit en soi les deux aspects nécessaires de la parfaite théologie : la doctrine avec la prière. Qu'est-ce que la doctrine si elle ne passe pas dans notre prière, et qu'est-ce que notre prière si elle ne s'alimente pas à la doctrine? Et quand la doctrine est ainsi présentée sous la forme de la prière, ne semble-t-il pas que toutes les voies soient ouvertes pour que l'Esprit vienne embraser les âmes et les ravir en Dieu?

Ceux qui s'intéressent à la liturgie non moins qu'à la science des Pères trouveront dans cette connaissance de saint Jean Damascène, et de tous les mélodes byzantins avec lui, un précieux complément de leurs études, et il est assez regrettable qu'on l'ait si longtemps négligée en Occi-

dent. Cependant, en dehors même de l'intérêt intrinsèque que présentent ces œuvres liturgiques de l'Orient, nous avons aujourd'hui un motif plus impérieux de ne les pas ignorer. Ce qui le réclame, c'est le sens catholique des fidèles. En ce moment l'Église de Rome s'occupe avec un soin visible des chrétientés d'Orient et elle fait tout pour procurer leur retour à l'unité de la foi. Sans doute tout le monde n'est pas appelé à se mêler activement à cette croisade qui ne manque pas de difficultés et exige des aptitudes particulières. Il reste cependant que c'est un devoir pour tous les catholiques de s'y intéresser. N'est-ce pas une des notes de la véritable Église, l'Épouse du Christ, que d'être *catholique*, c'est-à-dire d'embrasser dans son sein toutes les nations de la terre? *Ex omni tribu et linguo et populo et natione.* Or est-il vraiment injuste de demander si, jusqu'à ces derniers temps, par suite d'une inattention qui n'était pas de la malveillance, nous n'avons pas, au moins pratiquement, restreint l'Église de Dieu à l'Église de Rome et à tout ce qui est de rite latin, laissant à des spécialistes, autrement dit à des savants, tout ce qui a rapport aux autres Églises même en communion avec Rome?

A des cœurs catholiques cela ne saurait suffire, et le succès que l'Église cherche, réclame davantage. Assurément il y a l'appoint de la prière, qui est le concours à la fois le plus simple et le plus efficace que les fidèles puissent apporter. Mais pour que l'œuvre réussisse, elle demande quelque chose de plus : elle demande que nous nous intéressions à ce retour de nos « frères séparés ». L'indifférence en cette matière ne se comprendrait pas, et ce serait trahir l'Église que de s'accommoder, hélas! d'un dédain facile pour tout ce qui est grec et oriental, ou d'une curiosité de passage pour un rite plus ou moins démonstratif. Ce qui semble nécessaire pour que l'union se fasse, c'est

une orientation des esprits, menant au rapprochement des cœurs, afin que ceux qui reviennent, au lieu d'appréhender l'asservissement latin qu'ils imaginent, aient confiance de trouver chez nous l'accueil de la charité du Christ; et si c'est une marque de croissance dans la vie surnaturelle que d'élever sa prière à la hauteur, et à la largeur, des intérêts et des sollicitudes de l'Église tout entière, on peut affirmer sans crainte que le mouvement des cœurs catholiques non seulement ne résistera pas à ce courant, mais encore qu'il le désire et déjà le réclame.

Si donc la connaissance de saint Jean Damascène nous invitait à donner en exemple l'une ou l'autre de ses compositions liturgiques, l'actualité de la question religieuse orientale ne nous pressait pas moins de préférer parfois aux homélies du Père de l'Église les chants du mélode. On ne pouvait à cette fin souhaiter de meilleure occasion que celle qu'offrait justement la fête de l'Annonciation, ramenant sur le cycle de la prière byzantine un des plus admirables Canons que le saint ait composés à la louange de la Vierge. Que l'on considère en effet ce qui fait l'objet de son chant, et l'on n'aura pas de peine à reconnaître avec quelle ampleur, quelle richesse de vie, quelle puissance d'idées, il a traité son sujet.

Extérieurement la scène de l'Annonciation paraît bien simple, presque pauvre; il suffit de lire le récit de l'Évangile, si plein de fraîcheur et de virginale discrétion : un premier émoi, quelques mots et l'acquiescement complet, et c'est tout. Mais le mélode, comme un contemplatif et un saint, s'est arrêté devant cette scène et l'a méditée longuement. De son regard pur, il a pénétré jusqu'à la réalité invisible qui se déroule au second plan de l'Annonciation de l'Ange, et il a scruté le mystère de la conception virginale. Dévotement, et néanmois audacieusement, il en

détaille tous les aspects merveilleux, tous les contrastes inouïs, surprenants, et parce que Dieu n'a point accompli un tel prodige sans le préparer, il appelle à lui, pour en donner l'explication, tout ce que l'Ancien Testament « et les dires des prophètes » pouvaient apporter de figures et de symboles pour l'annoncer et le rendre plus croyable.

Un mot semble l'avoir particulièrement frappé, il y concentre toute son attention, et son chant n'en est que la reprise et l'incessant commentaire. Ce mot, c'est la réponse faite à l'ange par la Vierge : Comment cela sera-t-il? *Quomodo fiet istud?* Pour saint Jean Damascène, Notre-Dame a immédiatement compris quelle maternité lui était offerte. Les expressions magnifiques du céleste messager ne laissent pas de doute à ce sujet, il ne pouvait être question que du Messie : *Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur...* Notre-Dame n'ignorait pas son origine divine, et elle au moins n'avait pu se méprendre sur le vrai sens de la prophétie d'Isaïe annonçant qu'il naîtrait d'une Vierge. Dès lors, comment n'a-t-elle pas vu que sa virginité, bien loin de mettre obstacle à cette maternité merveilleuse, lui en faisait prendre mystérieusement le chemin?

La difficulté n'a point échappé à saint Jean Damascène, et il la pose dès le début de son chant — chant I, strophe 3 — pour y donner solution de la manière la plus simple. A son avis, Notre-Dame n'a pas fait la moindre objection à la parole de l'Ange, elle comprenait que sa virginité n'était nullement mise en cause. et d'avance elle était soumise en toute humilité et obéissance à une vocation qu'elle n'avait pas cherchée, pas demandée. Ce qu'elle dit à l'Ange prend alors un tout autre tour. Ce n'est plus l'objection embarrassée, déguisant à peine le refus d'une chose impossible, c'est l'interrogation discrète appelant un surcroît de lumière : pour obéir! Et dès lors, les paroles suivantes de l'Ange, au lieu de paraître la rassurer,

deviennent la réponse directe à la question posée par elle : Vous voulez savoir comment vous concevrez. Voici : *Spiritus Sanctus*... Sans doute, cela n'explique pas la merveille, le mélode le dit bien — chant III, str. 2 — ; il n'y a pas plus à expliquer le mystère de l'Incarnation que le mystère de la Trinité. Mais la Vierge est fixée, et elle n'est plus inquiète de la conduite à tenir : *fiat!*

L'interprétation soutenue ici par saint Jean Damascène revient de la façon la plus nette dans sa deuxième Homélie sur la Dormition de Notre-Dame, là où il passe brièvement en revue toute la vie de la Vierge. On la retrouve encore dans la courte légende qui se lit, le jour de la fête, à l'office de l'*Orthros*, dans le recueil des Ménées. Dès lors, on peut dire qu'elle est l'interprétation reçue dans l'Église grecque. — Peut-être ne plaira-t-elle pas à tous les esprits. Au reste, il ne s'agit pas ici de l'imposer, mais de proposer simplement une explication qui peut apporter à quelques âmes la lumière souhaitée sur un passage qui n'est pas des moins mystérieux de la sainte Écriture. D'aucuns penseront, avec raison, semble-t-il, qu'une question de ce genre était pour le moins assez surprenante de la part de la Vierge, et que, si elle avait besoin d'un supplément d'information, le Seigneur aurait pris soin de l'instruire lui-même, si bien qu'elle n'avait rien de plus à faire qu'attendre en silence son intervention, comme elle devait en agir plus tard à l'endroit de saint Joseph. Pourtant, il est juste de le reconnaître, les situations étaient assez différentes : là il ne s'agissait que de souffrir, et Notre-Dame pouvait ne point vouloir agir jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de la délivrer ; ici au contraire il s'agit d'obéir, d'obtempérer à un ordre formel et immédiat : tout naturellement la question se pose : Comment faire ?

Il y a peut-être une autre explication, et saint Jean Damascène achève ici par un trait remarquable l'interpré-

tation qu'il a donnée. Les Pères n'ont pas manqué de signaler le contraste qui existe entre la scène de l'Annonciation et celle de la tentation d'Ève au paradis terrestre : d'un côté, sous la forme du serpent, l'ange maudit traitant avec la première femme de la perte du genre humain; de l'autre, un ange encore, mais l'Ange du Seigneur, traitant avec la nouvelle Ève de la rédemption de ce même genre humain, et l'humble obéissance de celle-ci réparant les suites de l'orgueilleuse révolte de la première. Docile à la pensée des Pères, saint Jean Damascène n'a eu garde de négliger ce rapprochement, et voilà pourquoi il suppose très nettement dans la question de la Vierge une marque de défiance. L'ange lui parle, mais quelle preuve a-t-elle que cet esprit de lumière n'est pas encore le tentateur venu pour surprendre sa simplicité? Même quand il aura répondu, la Vierge hésitera à le croire, et elle ne se rendra qu'après avoir reçu de lui l'assurance qu'il était vraiment messager du Très-Haut. Ce n'était pas incrédulité, mais prudence, et saint Jean Damascène n'a que des éloges pour cette virginale réserve qui semble bien donner l'explication dernière du mot de Notre-Dame...

Si la première impossibilité tenait à l'ordre de la nature, il en est d'autres d'un ordre plus savant qui appellent encore l'attention du contemplatif, et c'est ici qu'en théologien, le saint mélode aborde — au chant IV[e] — ce qu'on peut appeler la scène spirituelle : le mystère de la conception virginale. L'ange l'a dit : *Spiritus Sanctus superveniet in te*. Mais : *Quomodo fiet istud?* Comment une chair mortelle, une nature créée pourra-t-elle ainsi supporter le contact et l'opération de la Divinité? — A cette question il n'est pas de réponse, si ce n'est de rappeler comment, protégé par la vertu d'en-haut, le buisson de l'Horeb supporta sans se consumer l'embrasement d'un feu immatériel. Là encore on retrouve en saint Jean Damascène le

disciple des Pères qui se plaisaient à reconnaître dans ce merveilleux prodige une des figures les plus manifestes de la conservation de Notre-Dame.

Mais si Dieu par sa puissance peut surmonter la faiblesse de la créature, n'y a-t-il pas de son côté des difficultés invincibles? Comment Celui qui est sans commencement pourra-t-il naître dans le temps? l'Infini que rien n'embrasse, habiter le sein d'une Vierge? le Verbe immatériel se revêtir de chair et mener sur la terre une existence visible? A ces questions il n'est plus de réponse, Dieu sait comment il doit réaliser le mystère, seulement il l'a promis. C'est ce que l'ange dit à la Vierge — chant V, str. 3 et 4 —; elle ne résiste plus, l'heureux message est accueilli — chant VI, str. 1 —, et une joie débordante remplit alors tout le chant du mélode. On dirait un divin transport que la Vierge et l'ange s'y renvoient tour à tour. En traits rapides, saint Jean Damascène marque les bienheureux effets de ce consentement qui répare le consentement malheureux de la première femme; ensuite — chant VII — accumulant les images les plus brillantes que lui fournissent les Écritures pour désigner Notre-Dame dans sa divine maternité, il la glorifie avec enthousiasme comme le Temple de Dieu, son Arche vivante, le palais de l'Époux, le flambeau de la Lumière et la Mère de la Vie.

Tel est dans ses grandes lignes le Canon de saint Jean Damascène sur l'Annonciation. Tout y est simple et magnifique, tout y procède avec ordre et clarté, tout s'y développe avec aisance et avec grâce, et la doctrine que l'on recueille tout au cours de ce chant n'est pas moins précieuse que l'allure n'en est aimable. La forme même du dialogue qu'inspire à l'auteur la scène de l'Annonciation ne fait qu'accentuer ces qualités et rendre plus sen-

sibles les charmes du discours par la facilité plus grande qu'elle lui donne d'exprimer les sentiment et les réflexions de la Vierge, tels qu'ils pouvaient se suivre en son âme, tels aussi qu'une humble et dévote contemplation lui permettait de les y découvrir. Bien que factice, le procédé ne laisse donc pas d'être profondément vrai, puisqu'il pénètre jusqu'au silence de la Vierge et nous révèle son cœur.

Dom P.-B. Leplus, O. S. B.

TEXTES ANCIENS

Saint Jean Damascène

Canon sur l'Annonciation

On appelle *canon* dans la liturgie grecque une série de neuf chants qui forment, avec accompagnement de psaumes, la trame de l'office de l'*Orthros* ou des Matines. Si l'on songe que chacun de ces chants peut avoir jusqu'à quatre strophes, on aura une idée de l'ampleur des offices byzantins, mais on concevra aussi quelle latitude est offerte par là à un mélode de talent pour traiter un mystère ou chanter une fête.

On sait que la particularité de ces chants consiste en ce que le texte en est soigneusement composé selon le rythme et les périodes d'une phrase musicale prise d'abord pour type et qui revient exactement la même à toutes les strophes. Il n'est peut-être pas exagéré de dire que ce genre n'est ni de la prose ni de la poésie, mais qu'il est essentiellement musical, puisqu'au principe de chaque chant il y a une mélodie. Assurément, pour assujettir ainsi la phrase à des jeux non moins variés qu'exigeants, sans rien perdre toutefois de la suite de la pensée, il ne fallait pas un mince talent. Il est vrai que les mélodes avaient à leur disposition les ressources d'une langue défiant toute musique. — Dans notre traduction, les lignes ne représentent donc pas des vers ; elles tendent à reproduire plutôt les périodes de chaque type musical.

Pour relier les divers chants du Canon, les mélodes aimaient à se servir d'un acrostiche. Ici, l'acrostiche est des plus simples : c'est l'alphabet grec. Mais ses 24 lettres ne réunissent que 24 strophes, c'est-à-dire les six premiers chants. C'est de cette partie que nous donnons la traduction.

CHANT I. — *Type* : (Anixo to stoma mou.)

Je vais ouvrir la bouche, et l'Esprit la remplira,
et je proférerai une parole à la Reine qui est Mère,
et l'on me verra dans la joie proclamer ses louanges
et célébrer avec bonheur sa Conception (1).

Prélude. Voix de David.

Qu'il te chante, ô Notre-Dame, sur la lyre de l'Esprit,
David ton aïeul, disant : Écoute, ma fille (2),
la voix de l'Ange si pleine de charme,
elle t'annonce une joie qui ne se peut dire.

Reprise de l'Ange.

Oui, je te dis avec bonheur : Prête une oreille attentive,
quand de Dieu je t'annonce la conception virginale,
car tu as trouvé grâce devant le Seigneur,
telle qu'une autre jamais ne trouva, ô toute-Pure.

La Vierge.

Ange, fais-moi connaître la vertu de tes paroles :
comment sera ce que tu dis ? dis-moi bien clairement
comment je concevrai, jeune fille qui suis vierge,
et comment je deviendrai Mère de mon Créateur ?

L'Ange.

Tu te dis, à ce qu'il semble, que je parle sans droiture,
et j'ai plaisir à voir ta défiante réserve.
Aie confiance, ô notre Dame, car quand c'est Dieu qui veut,
aisément on parvient même à bout de l'impossible.

(1) Il faut bien entendre qu'il s'agit ici de la conception active, ce qui fait l'objet même du mystère de l'Annonciation.
(2) Cf. Ps. XLIV, 11.

CHANT III (1). — *Typé* :

Fortifie, Mère de Dieu, source vivante, inépuisable,
de ceux qui disent tes louanges la confrérie (2) spirituelle
et en ta sainte conception rends-les dignes des couronnes de gloire.

La Vierge.

Le sceptre est déchu de Juda (3), désormais le temps est venu
auquel doit apparaître le Christ espoir des Nations (4),
mais comment l'enfanterai-je étant vierge, indique-moi.

L'Ange.

Vierge, tu veux savoir le mode de ta conception,
mais il est inexplicable ; le Saint-Esprit l'opérera,
de sa puissance créatrice, te couvrant de son ombre.

La Vierge.

Mon aïeule accueillit la suggestion du serpent,
et du bonheur divin se trouva bannie ; j'ai peur moi aussi
de ton étonnant salut, craignant qu'il ne me perde.

L'Ange.

Assistant de Dieu, j'ai mission de te dire son divin conseil.
Pourquoi me craindre, ô toute-Pure, quand c'est moi qui te [crains ?
Pourquoi me révérer, ô notre Dame, en tout respect qui te [révère ?

(1) Par suite de l'omission du deuxième type aux jours de fête, le chant correspondant fait également défaut dans la composition. — (2) Litt. la *thiase*, terme consacré pour désigner dans le paganisme les adeptes d'un culte. — (3) Gen., XLIX, 10. — (4) Cf. Is., XLII, 3 (LXX). — Matth., XII, 21. Rom., XV, 12.

CHANT IV. — *Type* :

Celui qui siège dans la gloire, au trône de la Divinité,
Jésus le souverain Dieu est venu sur la nuée légère (1),
instrument sans souillure, pour sauver ceux qui chantent :
« Gloire soit, ô Christ, à ta toute-puissance ! »

La Vierge.

Oui, j'ai bien entendu qu'une Vierge sacrée enfanterait,
quand jadis le Prophète fixa le jour d'Emmanuel (2) ;
mais je voudrais savoir comment de la Divinité
une chair mortelle soutiendra le contact.

L'Ange.

Le buisson fut un signe (3), ô Vierge pleine de grâces,
de l'ineffable mystère qui s'accomplit en toi,
quand, recevant la flamme, il resta sans atteinte :
car après l'enfantement tu resteras toujours vierge.

La Vierge.

Éclairé de l'éclat du Dieu tout-puissant,
héraut de vérité, Gabriel, parle-moi sans détour ;
comment, ma pureté se conservant intacte,
porterai-je dans la chair le Verbe incorporel ?

L'Ange.

Tel un esclave près de sa dame, je tremble près de toi ;
le respect me saisit à ta pensée, ô Vierge :
comme la pluie sur la toison (4), tel descendra en toi
le Verbe du Père, selon le mode de son choix.

(1) Is., XIX, 1. — (2) Ibid., VII, 14. — (3) Ex., III, 2. — (4) Ps. LXXI, 6. Cf. Jud., VI, 37.

CHANT V. — *Type :*

Le monde est en extase de ta gloire infinie,
car sans connaître le mariage, ô Vierge, dans ton sein
tu portas le Seigneur Dieu et enfantas le Fils éternel,
à tous ceux qui te louent qui apporte le salut.

La Vierge.

Je ne puis saisir la portée de tes paroles,
car souvent des prodiges par divine puissance
sous la Loi s'accomplirent, en symbole et figure,
mais jamais vierge n'enfanta sans le secours de l'homme.

L'Ange.

C'est inouï, Immaculée, car nouvel est ton prodige,
car toute seule tu recevras le Roi souverain, en ton sein
qui se va incarner, et c'est toi que présageaient
les dires mystérieux des Prophètes et ces symboles de la Loi.

La Vierge.

Celui que nul n'embrasse, que nul ne contemple,
comment pourra-t-il habiter le sein d'une vierge
que lui-même a formée, et comment concevrai-je Dieu,
le Verbe sans commencement comme le Père et l'Esprit ?

L'Ange.

A ton aïeul David quand il fit la promesse
« de placer de son sein sur le trône de son règne (1) »,
alors il te choisit, toi l'unique entre toutes,
le charme de Jacob, pour sa demeure spirituelle.

(1) Ps. CXXXI, 11.

CHANT VI. — *Type* (1) :

Le prophète Jonas, priant au sein du monstre,
s'écria, présageant les trois jours de sépulture :
« Arrache-moi à ma perdition, Jésus,
Roi des Puissances. »

La Vierge.

De tes paroles, ô Gabriel, ayant reçu l'heureux message,
je me sens pénétrée d'une sainte allégresse,
car c'est bien une joie, tu m'annonces un bonheur
qui ne doit point cesser.

L'Ange.

A toi la joie divine, ô Mère de Dieu,
à toi toute créature dit « Salut (1) », ô épouse de Dieu,
car seule tu fus choisie Mère du Fils de Dieu
en ta virginité.

La Vierge.

Que la sentence d'Ève par moi soit abolie,
que par moi aujourd'hui soit remise sa dette,
que par moi soit soldé avec surabondance,
le tribut d'origine.

L'Ange.

A ton aïeul Abraham Dieu promit de bénir
en sa race tous les peuples (3), ô Vierge toute pure,
et voici que par toi la promesse en ce jour
parvient à son effet.

(1) Le type 6e est toujours emprunté au cantique de Jonas comme le 7e l'est à celui des trois jeunes gens, dans Daniel. — Jon., II, 1. Cf. Matth., XII, 40. — (2) En grec : *Khairé*, c'est-à-dire littéralement : Réjouis-toi, sois heureuse. — (3) Gen., XXVI, 4.

CHANT VII. — *Type* :

Point n'adorèrent les créatures, au mépris du Créateur,
ceux que Dieu inspirait et généreux ils méprisèrent
la menace du feu, chantant avec bonheur : Béni es-tu,
Dieu de toute louange, et Seigneur de nos Pères !

La Vierge.

Tu m'annonces l'union, par excès de pitié,
d'un feu immatériel avec un corps tout de matière ;
ô joyeuse nouvelle, divines annonces, et tu me dis :
Béni soit, toute-Pure, le fruit de tes entrailles.

L'Ange.

Salut, ô notre Dame, ô Vierge immaculée,
réceptacle de Dieu, flambeau de la lumière,
retour d'Adam, délivrance d'Ève, montagne sainte (1),
glorieuse demeure (2) et pavillon nuptial de l'immortalité.

La Vierge.

Il a purifié (3) mon âme et consacré mon corps,
de moi il fait un temple apte à contenir Dieu,
un divin tabernacle, une vivante résidence, par la venue
de son très saint Esprit, — et de Celui qui est la vie
il me fait Mère sans souillure.

L'Ange.

Lampe aux mille feux, salle secrète où Dieu habite,
ainsi te vois-je ; et telle encore l'Arche dorée,
reçois, Immaculée, Celui qui nous donna la Loi,
qui se plaît à sauver par toi la race perdue des hommes.

(1) Il s'agit de la montagne d'où Daniel vit se détacher une pierre, sans le secours d'aucune main. Dan., II, 34. — (2) *Hagiasma.* Cf. Ps. 131, 8 : arca *sanctificationis.* — (3) C'est-à-dire il a rempli de sainteté.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

La vie intérieure de Jean du Plessis

Le Comte J. du Plessis, le père du commandant du *Dixmude*, vient de publier la vie héroïque de son fils (1). Dans des temps où le pire se montre avec audace et sans vergogne, il est bon, il est nécessaires que de tels exemples nous soient mis devant les yeux, pour élever nos cœurs à la hauteur de nos devoirs.

Jean du Plessis fut un marin et un chrétien, l'un et l'autre d'admirable manière : il eut un mouvement sur terre et un élan vers les cieux, les pas de son corps périssable bien mesurés et bien réglés sur la contemplation de sa divine destinée, toutes ses puissances bien mues par les intentions d'un vouloir accordé à la loi éternelle. Nous voyons en lui une vie active forte, étendue et grande, unie au recueillement et au reploiement d'une vie contemplative progressivement plus continuelle et plus intense, la foi portant l'homme au sommet de l'humanité la plus belle, et bien au-delà, vers l'invisible gloire ; l'amour de tout bien le tenant tout ensemble uni à Dieu intimement et aux plus concrètes, aux plus humbles des réalités de ce monde, selon le devoir.

Il fut un bon fils et un bon époux au foyer, un bon élève à l'école, partout bon Français et bon chrétien, mais il ne cessa de devenir meilleur en tout, et il manifesta une capacité d'accroissement indéfini. Son développement n'accuse rien d'extraordinaire jusqu'à sa vingtième année : il offre tout ensem-

(1) *La vie héroïque de Jean du Plessis, Commandant du « Dixmude », 1892-1923*, avec deux gravures hors texte et deux cartes, par le Comte J. du Plessis, 11e mille. Paris, librairie Plon. — Toutes les citations de Jean du Plessis seront tirées de ce volume. On n'a pas cru devoir donner les références.

ble les marques de qualités et de défauts qui n'entrent pas encore dans une lutte réglée et sans merci, mais par-dessus tout et constamment, dès son plus jeune âge, il se montre loyal, affectueux, et apte au rôle de chef, avec une naturelle sûreté de regard et une manière vive de décider justement.

Il n'est pas à l'école un fort en thème; il sera dans la vie un homme fort, de toutes manières, et par son intelligence qu'il ne cessera d'enrichir, et par son cœur qui saura toujours mieux aimer, et par sa foi qui ne cessera de devenir puissante en œuvres, et jusqu'au miracle, ce semble.

Reçu au *Borda* 41e sur 59, il en sort 21e, et se fait noter déjà comme un officier d'avenir : sa puissance est en sa volonté indéfinie de perfection; il ne dira jamais qu'il est au bout, même si ses forces paraissent à bout. La guerre ne lui donnera pas l'occasion de montrer toute sa valeur de marin et de chef : il en souffrira, et de sa relative inaction il fera une arme pour sa grandeur : il tourne tout à son avantage par l'amour de Dieu, qui le tire toujours au-dessus de lui-même. En février 1917, arraché à la mer par un ordre étonnant, il vient à Saint-Cyr suivre un cours de pilote : il y trouve sa vocation d'aéronaute et sa fiancée, choses capitales dans cette courte vie, et qui vont la porter aux sommets de sa grandeur humaine et divine.

On sait et on saura mieux bientôt (1) quelle fut la valeur du « grand marin de l'air » : nous voudrions montrer, par ces brèves notes, la vie intérieure qui soutint et ne cessa d'exalter cette activité héroïque.

*
* *

Jean du Plessis commence à conquérir son âme vers la fin de sa vingtième année : nulle aventure d'ailleurs, mais un combat intérieur « effrayant », tout spirituel déjà et d'autant plus dur. Tout est brisé, tout est noir, sa conscience chavire, et il a comme la sensation de couler dans la mort de son propre cœur. Le chagrin a épuisé ses réserves de joie, et le voilà tenté, lui, le preux catholique, « de chercher la solution de la vie là où l'avaient cherchée les anciens ». Il ne se reconnaît

(1) Les œuvres posthumes du lieutenant de vaisseau Jean du Plessis, publiées par son père, sont pour paraître, chez Plon, sous ce titre : *Les grands dirigeables dans la paix et dans la guerre.*

plus, il se trouve un visage nouveau et redoutable, et il ne peut « même pas s'émouvoir ». Un « peu de raison » lui dit encore le danger qu'il court, dans cette voie où sa « faiblesse » tombe, telle une feuille morte glissant vers le crépuscule de la terre, et il gémit : « Je ne retrouverai plus jamais cette fraîcheur de sentiments que j'avais,... et ce besoin de religion... source de mon bonheur ! » Des « idées lugubres » peuplent son sommeil : la force lui reste pourtant d'élever une « Vierge au coussin vert » au-dessus de sa couchette, et la prière qu'il ne sait plus faire, il la demande aux siens. O pauvre âme, plus en péril qu'une barque en la mer furieuse, et que les flots « attirent » ! Comme la vertu lui devint donc « une chose singulièrement amère et difficile », pour écrire à vingt ans : « J'essaie presque avec succès d'oublier que je suis vivant. » Comme il se sent seul, sur cette terre de Salonique, loin des saintes influences qui jusque-là l'ont porté ! Mais on prie en terre de France, tous prient, et lui ne « refuse pas la grâce ». « Réjouissez-vous, votre fils n'est pas tout à fait la même loque... J'ai pu communier... Il y a du mieux, je vous le dis franchement, pour que vous en soyez heureux avec moi. » Il a connu « toutes les formes du désespoir »; tout lui a manqué à la fois, et la force de prier et la force de s'efforcer, mais il a toujours dit son état d'âme à ses parents avec une loyauté magnifique : il priait en demandant des prières, et son gémissement même était la plus émouvante des prières. Les forces lui reviennent, et tout de suite il prend en main l'outil d'une victoire indéfiniment féconde : « Je me suis attaché à faire bien tout ce que j'avais à faire à bord et à me préparer autant que je le pouvais... au combat. » Et maintenant il espère que quelque chose pourra donner à sa volonté « assez de violence pour orienter sa vie vers un but fixe et déterminé ». Mais non, il est repris par le flot qui le roule et le pousse en des mouvements incertains et contradictoires; il écrit encore : « Je sens ma volonté qui s'en va... mon caractère à chaque instant se contredit. » Son âme semble encore s'écouler comme l'eau et lui échapper; il n'est pas sûr de ce qu'il pense, il ne sait plus bien ce qu'il est, ni où il va, et il connaît un doute qui est « une chose horrible ». Il prend le parti — qu'il ne tiendra pas heureusement — de ne plus rien dire à ses parents, pour ne pas leur faire « un chagrin qu'ils ne méritent pas ». Et pourtant une conscience nouvelle semble déjà sortir de ces ruines, après trois mois de luttes sans

répit : « Il me semble que toute ma vie est à refaire et que la dette que j'ai à payer est écrasante. » Et voici qu'une influence de douceur va commencer à guérir son amertume : *La Vie dévote* de saint François de Sales le ravit, il s'y plonge et une révélation lui est faite du bonheur d'aimer Dieu : « son petit « sursaut d'énergie pour être meilleur trouve sa récompense « dans une paix réelle » ; il se sent « presque sûr de lui » et il prie « presque autant qu'autrefois ». « Soyez un peu heureux à cause de moi », écrit-il à son père vers la fin mai 1913. Et pourtant, quatre mois encore, il devra mener le combat, et la continuité même de la lutte, l'intensité de ses cris de détresse finiront par le faire voir « sous un jour effrayant » qui n'est pas le vrai. Ce fils tendre et délicat voit encore sa douleur s'augmenter de la peine qu'il fait aux siens. « Ma petite maman, je vous en supplie, songez à ce que vous me dites, à ce que vous faites, à ce que je peux faire, moi ! Si votre chagrin est toujours le même, à quoi bon tous mes efforts, à quoi bon toutes mes promesses, à quoi bon essayer de continuer la lutte ?... Tant que je ne consentirai pas à renoncer au combat, votre douleur n'a pas de raison d'être... Puisqu'il faut être saint pour entrer au ciel, je veux devenir un saint, et c'est pour cela que vous ne devez pas pleurer comme vous le faites. »

Cette lettre, datée de Smyrne le 28 juillet, marque déjà quel sera le résultat de la lutte. Jean du Plessis, devant le mystère des voies de l'esprit, commence à sentir la nécessité d'un directeur, il « rêve d'avoir quelqu'un de très bon, de très indulgent, ayant une grosse expérience de la vie et qui vous donne le chemin à suivre... » Il voudrait pouvoir se retirer « loin du monde, quelques jours... mettre sa conscience à l'aise et rompre définitivement avec le passé », qui l'enveloppe encore de mille manières. En attendant il lutte toujours pour ne pas « laisser sa peau au diable » et il va à confesse au moins une fois par semaine. Jean du Plessis, dans la fleur de sa vingtième année, a fait son choix, il ne sera pas fils de la terre, mais enfant de Dieu ; il ne demandera désormais qu'une chose à la vie : « *le mener au port* ». Pour lui, vont s'ouvrir désormais des voies d'héroïsme et de sainteté. Tout de suite il se « plonge avec délices » dans la lecture de la Bible, où il découvre « l'extrême opposition qu'il y a entre la faiblesse, l'exiguïté étonnante des faits et, au contraire, l'ampleur étrange de toute

pensée »; il y trouve surtout des lumières définitives sur la vie, et le secret de ce « grand amour de la simplicité, que donnent, à tout ce qu'elles effleurent, l'idée de Dieu et l'idée de la mort ».

***

Cette conversion au « mysticisme », loin d'arrêter son essor, lui donne peu à peu cette liberté et cette possession tranquille de lui-même, qui lui permettent de pousser toutes ses puissances en avant. Il s'occupe d'instruire ses hommes, étudie pour eux des éléments à leur portée, et pour défendre sa foi au carré, lit « le vieux Bossuet », médite Bergson ou Henri Poincaré. Montaigne amuse l'humaniste qui s'éveille en lui; il parcourt, « à toutes petites étapes, *le Criton* dans le texte », et Platon l' « enchante par sa divine simplicité ». « Rien n'est plus consolant, note-t-il, que de voir l'homme tel qu'il le peint... Il me semble que j'ai toute la lumière de la Grèce dans l'esprit quand je sors de cette lecture. » Soyez sûr que son humanisme reste admirablement chrétien. Il songe à son futur foyer, et son rêve — qu'il réalisera — « c'est d'avoir une femme qui sache se mettre à tout instant, réellement, en présence de Dieu, et cela avec son mari; et qui considère comme un honneur une vie, non seulement plus difficile, mais plus pénible que celle des autres femmes ». Que de chemin dans un an!

Sur ce beau rêve la guerre éclate. Jean du Plessis, sur son vieux *Bruix*, se morfond au Cameroun, officier de tir qui ne peut tirer contre rien ni personne; mais il regarde la mort en face, il s'y prépare, il vit dans l'exaltation du sacrifice possible et presque désiré : « Ce n'est rien de mourir quand on meurt à la guerre! » Il attend en vain et ardemment le baptême du feu; son service lui paraît une chose « bien triste », parce qu'il « manque la guerre », et qu'il est fait pour elle. Notons ces pensées : « Je m'efforce de faire le sacrifice le plus complet de ma vie. » Et Dieu visite maintenant son âme, qui se sent comme inondée de grâces : « Dieu est si bon! Vous n'avez pas idée des grâces qu'il m'a données depuis le début de la guerre. Il a changé ma vie, ma manière d'être, et sans que j'aie rien fait pour cela. Il m'a mené littéralement par la main; et vous pensez que je n'hésite plus maintenant à suivre un tel guide... N'est-ce pas admirable la grâce de Dieu? »

Ses lectures spirituelles s'intensifient ; cette âme goûte maintenant la « belle paix sereine de l'Évangile », et puise dans la Bible, chaque soir, « une sève d'énergie et d'enthousiasme inépuisable ». Notons l'un des secrets de sa force : l'autre source sera la communion. Les pensées maîtresses de sa vie s'épanouissent dès maintenant avec netteté, dans une lumière sans ombre. « Il faut devenir un saint. C'est le but même de la vie. » « L'homme qui prétend ne pas être appelé à la sainteté » est comme un soldat résolu à ne pas faire son service. La conquête de la sainteté, voilà le service du chrétien ici-bas, et il faut lutter sans cesse contre « la mort active et vivante », pour la vaincre avec Jésus-Christ, et passer d'elle « à la vie ». Lutter contre la mort! Formule de sens précis dans la pensée du héros du *Dixmude* ; saint Jean de la Croix lui en donne la méthode clairement formulée, mais déjà pressentie dans une expérience personnelle : « *Mettre un frein à sa langue et à la liberté de ses pensées; s'efforcer assidûment de ramener vers Dieu toutes ses affections : voilà ce qui en peu de temps embrase l'âme d'une ardeur divine.* » Jean du Plessis médite ce programme et se résume : « Silence et retraite; mais retraite assidûment consacrée aux devoirs d'état et aux plaisirs intellectuels, dans la connaissance de Dieu et de ses œuvres. Silence et retraite en la présence éternelle de Dieu. »

Et tout de suite à l'œuvre, il dépasse aisément l'horizon terrestre, et se met dans un esprit d'héroïsme : « La vie est trop mêlée de mort pour que celui qui aime la vérité souhaite de ménager sa vie. La mort qui s'ouvre sur une éternelle vérité est le bien le plus grand qu'on puisse souhaiter à tous, même à ses enfants. » Voir dans la vie une lutte et dans la mort une victoire, voilà qui donne du lest pour monter. Le jeune officier prie : « Mon Dieu ! faites que toute ma vie je me penche sur mon tombeau comme sur le berceau, où, enfanté pour la seconde fois, la mort doit me déposer et m'abandonner à tout jamais. » « Mesurons notre valeur, écrit-il encore, au désir que nous avons de voir nos yeux s'ouvrir à la lumière éternelle » ; et je crois que du Plessis s'est toujours mesuré sur cette règle. De longs mois après, fin avril 1916, il fait sévèrement son examen de conscience, dans les eaux de Salonique : « Il me prend, par moments, un grand désir d'être un jour parmi les victimes de cette guerre. La mort pleinement acceptée me paraît être la suprême récompense, parce que le cou-

rage nécessaire à un tel sacrifice est une grâce immense. Puis quand ce beau rêve a disparu, je me dégoûte d'oser aspirer à un honneur dont je suis si parfaitement indigne. Du reste, je me sens, en y regardant de près, bien loin d'accepter sans frisson la part la meilleure. »

C'est parmi ces pensées que le trouvera bientôt le baptême du feu, dans la petite île de Castellorizo. Il aurait pu couler avec *le Suffren*, il en a été tiré sans raison apparente, et il se demande pourquoi Dieu « l'a guidé ainsi », ce qu'Il attend de lui : « C'est une question qui me fait frémir. » *Paratus sum*, ajoute-t-il peu après, le 13 janvier 1917, mais alors, cinq jours auparavant il aurait pu être tué dix fois dans la petite île qu'il avait pour mission de défendre. Il avait fait l'épreuve de ses pensées devant la mort et dans le feu! Il écrit simplement : « Si je meurs, quel mal y a-t-il à cela pour moi? Pour vous, la séparation ne sera jamais bien longue. En tout cas, remerciez le bon Dieu, loin de vous tourmenter. »

*
* *

Son mariage, loin d'arrêter son ascension dans la lumière, l'active. C'est de Dieu seul qu'il veut recevoir sa fiancée : « J'attends tout de lui et ne veux rien venant de moi dans cette circonstance que j'estime très sérieuse. » Fiancé le 8 juin 1917, il court péril de mort l'octobre suivant : jamais il n'a « eu autant de calme et de confiance que ce jour-là »; pour lui, il bâtit sa maison sur le rocher de Jésus-Christ. « L'argent n'est rien. Il vaut mieux savoir et dire son chapelet que de posséder une aisance honorable, écrira-t-il plus tard à sa femme; arriver à ne rien désirer dans la vie, à aimer ce que l'on vous donne et à bien faire ce que l'on doit faire, c'est la vraie solution. » Tout cela est dit dans une vue profonde de foi, et dans la prévision des plus graves événements. La fin de la guerre pour Jean du Plessis n'a pas mis fin aux périls. On songe à lui pour commander le futur *Dixmude* ; il prévoit une traversée périlleuse avec l'équipe allemande qui doit nous livrer l'aéronef : « Rien ne prouve que j'en revienne, écrit-il à sa femme... Il vaut mieux être prêt; et, si le bon Dieu le veut, qu'il me prenne. Il est le Maître. » Les sacrifices commencent. « Que le bon Dieu les bénisse! Et qu'il soit remercié de penser à nous!... »

Ses pensées sur le sacrifice de la vie, qu'un chrétien doit être toujours prêt à faire, se trouvent donc solides à l'épreuve. Au

moment de prendre la route aérienne sur le zeppelin piloté par les Allemands, il écrit encore : « Il est bon, très bon de sortir de la vie normale pour sentir un peu le petit frisson du risque. Tout de suite le cœur s'ouvre et on prie infiniment mieux... C'est si doux de prier avec foi et on est alors si vite exaucé ! »

Sa foi en la Providence était aussi vive que reconnaissante. Après son fameux voyage de Maubeuge à Cuers, sur ce ballon qui ne devait pas sortir de son lieu d'attache, ou n'en sortirait que pour casser la figure de ses téméraires pilotes, le triomphateur ne voit dans son inespéré succès qu'une protection de Dieu « qui a tout conduit ». Dans les minutes les plus périlleuses, ce grand croyant élève son cœur à Dieu et avec une telle foi et une telle certitude, qu'il « se sent une confiance inexprimable. »

Cette confiance sans bornes, fondée sur une vie d'oraison qui nous reste cachée, procédait d'une foi intensément vive. La mort vint, après la naissance de son fils François, menacer son bonheur dans son foyer. « Pendant des semaines et des mois, il dispute sa femme à la mort, veillant la nuit, travaillant le jour, priant sans cesse, toujours calme et résolu dans l'action, toujours simple, toujours ferme dans sa foi » (p. 268). Lutte inégale ! Le 2 mars la malade agonise : le râle et le froid de la mort annoncent la fin fatale. Jean du Plessis, avec douceur, exhorte sa jeune femme à partir pour la vie éternelle, avec amour et foi. Tout son devoir est accompli, le *fiat* est dit, mais la prière de Gethsémani est encore permise. A genoux près de la mourante, la tête dans ses mains, l'homme de foi dit : « Mon Dieu ! que votre volonté se fasse, et non la mienne ; mais s'il se peut, ayez pitié de mes enfants et que ce calice s'éloigne de moi ! » Le Maître a répondu. Nulle parole ne s'est fait entendre, mais une irrésistible certitude vient de s'imposer dans le silence à ce cœur qui n'a pas douté. Dans le silence, en vérité : car soudain a cessé le râle. La respiration est calme et légère ; les membres glacés se réchauffent, celle qui s'en allait demeure. Elle dort. » (p. 268-269). Le danger reparaîtra pourtant, et la guérison définitive, la disparition de toutes les lésions organiques, c'est à la Vierge de Lourdes, si filialement aimée, que Jean du Plessis la devra par un second miracle. Aussi de quel cœur accomplira-t-il à pied le pèlerinage voué à la reine de Massabielle, content de sa fatigue et de pouvoir donner un témoignage qui coûte !

Parmi ces signes éclatants de la faveur divine, lui s'humilie : « Je prie, je prie plus que jamais. Je veux faire tout ce qui est en moi pour que le bon Dieu me pardonne... O mon Dieu ! au nom de notre divin Seigneur Jésus, donnez-nous un repentir ardent de nos fautes, une foi sans hésitation... » « Il faut remercier Dieu de nous faire souffrir, ne serait-ce que pour l'accroissement d'amour que contient la souffrance commune... » Devant le péril revenu par une congestion pulmomaire attrapée on ne sait où, le grand croyant s'élève encore : « Après cette nuit affreuse, j'ai grande confiance... Nous nous remettons entre les mains du bon Dieu. Ce sont les seules mains sûres. Que sa volonté soit faite !... » Qui a vu Jean du Plessis dans ces moments a vu un homme qui prie : on ne peut plus oublier cette figure transfigurée, mâle et douce, où la douleur ajoutait une auguste beauté, où la sérénité triomphait de l'angoisse : l'affirmation d'une confiance parfaite y effaçait les ombres du doute, et quand ce nouveau centurion s'inclinait devant le Corps du Christ, il ne l'aurait pas autrement adoré s'il l'avait vu dans sa gloire allant dire à sa « pauvre malade » la parole de vie.

La vie intérieure du saint rayonnait comme physiquement. Tous ses camarades en témoignent, et son chef, le commandant Sire, traduit nettement cette sorte de rayonnement : « Rarement, écrit-il, il m'a été donné d'approcher quelqu'un qui me donnât davantage la sensation d'une force intérieure, incommensurable, de cette qualité, si difficile à définir, qu'on appelle, au plein sens du mot, l'héroïsme. Force cachée sous une simplicité admirable et sous une modestie que l'on était tenté de trouver excessive... Jean était par excellence le type de ces hommes de foi et d'action, le chevalier sans peur et sans reproche, je dirais même le saint, si j'osais pénétrer dans un domaine strictement privé. De tels hommes exercent sur tous ceux qui les approchent, chefs, égaux ou subordonnés, une sorte d'influence magnétique... » (p. 247).

Des signes divins accompagnèrent la mort de ce héros frappé en plein ciel, au-dessus des eaux de Sciacca, et nous pensons que Mgr Guillibert a exprimé le désir de toute l'Église, quand il a prononcé devant ses restes funèbres ces remarquables paroles : « Ce cercueil, étendu sur les dalles, je le voudrais déjà hissé sur l'autel à côté des châsses des saints ! »

Et. Lajeunie, O. P.

Un grand missionnaire

Il semble bien que la vie des missionnaires soit le recueil le plus parfait de l'héroïsme. Le somptueux volume (1) que J. de Witte vient de consacrer au vicaire apostolique du Congo français, Mgr Augouard, en est une nouvelle et éclatante preuve. Quelle vie ! Aucun roman d'aventures n'offre une telle richesse, une telle variété. On se croirait dans le domaine de la chimère : c'est de l'histoire, authentique, et récente puisque Mgr Augouard est mort le 3 octobre 1921.

C'est Mgr de Ségur qui l'avait orienté vers les missions, après une jeunesse quelque peu turbulente. Il était zouave quand il rencontra dans la rue le saint prélat, qui lui dit : « Je te connais, tu es fait pour être prêtre, mais pas en France. Avec ton caractère primesautier et intransigeant, tu serais toujours en guerre avec ton évêque, tu étranglerais ton préfet. Il vaut mieux que tu ailles chez les sauvages ; comme cela tu ne dépareras pas le tableau ! » En effet, en 1877, devenu prêtre dans la Congrégation du Saint-Esprit, il partait pour la mission du Gabon. Il devait être sacré évêque, et premier vicaire apostolique de l'Oubanghi en 1890.

On ne saurait dire les difficultés inouïes qui s'opposaient à l'œuvre d'évangélisation. Difficultés matérielles : ici des montagnes abruptes, là de vastes plaines marécageuses où les hippopotames, les crocodiles, les tsésés, les moustiques, semblent se liguer contre le malheureux missionnaire, qui ne dispose que de moyens infimes, presque ridicules, tant ils sont disproportionnés à l'entreprise.

Difficultés morales, encore plus redoutables. Quand le jeune Père Augouard arriva au Congo, il eut affaire à des populations d'une férocité inouïe. « La chair humaine se vendait très couramment sur les marchés, comme en Europe la viande de bœuf ou de mouton, et les esclaves n'avaient de valeur que comme viande de boucherie... Il existait dans l'intérieur du pays des marchés d'esclaves où les acheteurs venaient marquer

(1) *Un explorateur et un apôtre du Congo français, Mgr Augouard*, par le baron J. de Witte, Paris, 1921, Émile-Paul, 1 vol., 25 francs. Le volume contient de nombreuses illustrations.

à la craie les morceaux qui leur convenaient. Quand tous les membres du patient avaient été marqués, on lui coupait la tête, et chacun des acheteurs emportait le morceau de son choix. »

On n'est d'ailleurs pas certain que ces marchés n'existent encore dans l'intérieur du pays. Ces atroces peuplades apprécient surtout la chair des enfants... « Les chefs, raconte un missionnaire, le P. Allaire, en élèvent des troupeaux, comme on a chez nous des moutons ou des oies. » Ils font avec cela d'affreux festins. Dans le premier village que visita Mgr Augouard, le grand chef Bétou lui palpait les mains avec délices, déclarant que la chair d'un blanc, et surtout d'un chef blanc, devait être bien bonne à manger avec des bananes.

La pire difficulté fut la polygamie, la plaie des plaies. « Cette coutume est tellement enracinée chez les Noirs qu'ils ne comprennent pas qu'on puisse la proscrire. Ce n'est pas seulement pour assouvir leurs passions qu'ils tiennent à posséder plusieurs femmes. C'est même la moindre de leurs raisons. Les véritables mobiles du polygame sont la vanité et l'intérêt. Un Noir est réputé d'autant plus riche qu'il a plus de femmes : s'il n'en garde qu'une, que va-t-on penser de lui? En outre, les femmes sont employées comme de véritables bêtes de somme. Aussi, la première épouse, loin de témoigner de la jalousie, se réjouit-elle d'avoir des compagnes pour se décharger sur celles-ci des plus dures corvées. Les chefs ont dix, vingt et même quarante femmes ; certains sultans en ont plusieurs centaines. »

Mgr Augouard racontait qu'un de ses missionnaires, espérant amener au baptême un chef de tribu, avait de la peine à le décider à ne pas conserver au moins deux femmes. Enfin, le missionnaire, étant revenu après quelques mois d'absence, est heureux de constater que le chef a fini par suivre ses conseils. Il le félicite de n'avoir plus qu'une épouse : « — Oui, dit le chef, j'ai gardé la moins méchante. — Alors, tu as renvoyé l'autre? — Non, je l'ai mangée... »

On peut juger par là du niveau moral de ces malheureux. Comment faire comprendre les vérités chrétiennes et les espérances du ciel à des natures aussi grossières? Quand le missionnaire leur parlait des joies du paradis : « — Aurons-nous des poules dans ton ciel? demandent-ils. Aurons-nous des cabris? — Non, là-haut on n'a plus faim. — Pas bon! Si pas

avoir faim, pas bon ! — Aurons-nous des femmes ? — Non. — Alors, blanc, ton ciel pas bon. Nous ne voulons pas y aller... »

Les premières années furent extrêmement dures. Le P. Augouard et ses compagnons semblaient s'épuiser en vain. Non seulement ils n'obtenaient rien, mais ils étaient en danger jour et nuit, au point qu'il fallait s'armer de fusils quand on allait chercher l'eau dans le voisinage immédiat de la mission, car dans les hautes herbes ils étaient guettés par des indigènes qui cherchaient à les surprendre pour renouveler la provision de chair fraîche. Une fois, un missionnaire fut tué, et on arriva juste à temps pour empêcher qu'il ne fît les frais d'un festin. On comprend la parole du protestant Gordon : « Pour civiliser l'Afrique, il faut des apôtres, des hommes qui ont abandonné toutes choses, comprenez-moi bien : toutes choses ; des hommes qui soient morts au monde. »

La Providence a donné au Congo ces apôtres. « Nous ne sommes pas venus ici pour vivre, mais pour mourir », disait Mgr Augouard (1). Une persévérance indomptable, un incroyable courage, une inaltérable bonne humeur dans le danger, un désir de sauver ces malheureux noirs que seul explique le zèle de la gloire de Dieu, des dons humains très rares dont la force était décuplée par une vie intérieure très fervente, et pardessus tout l'amour de Dieu, ont fait le miracle raconté dans le beau livre du baron de Witte. Car, sous l'action des missionnaires, en quelques années, les mœurs se sont adoucies, l'anthropophagie ne s'exerce plus, du moins d'une manière ostensible. Ce même chef Bétou, qui palpait avec gourmandise les mains de Mgr Augouard, voulut devenir « le frère de sang » de l'évêque. « La cérémonie en usage en Afrique équatoriale consiste à se faire, de part et d'autre, une légère incision au bras droit, tout en mâchant de la noix de Kola, puis à mêler les deux sangs : dès lors la fraternité est indissoluble, et la guerre impossible entre eux. »

(1) Qu'on compare ce mot de l'évêque catholique avec ces lignes du major allemand Boshart, rapportées par la *Newe Deutsche Rundschau*, janvier 1897 : « Nous n'allons pas en Afrique pour faire des grimaces philanthropiques : nous y allons uniquement pour créer de nouveaux débouchés à notre commerce et à notre industrie. Le nègre est un carnassier féroce et sanguinaire qui ne peut être tenu en respect que par l'œil et le fouet du dompteur ».

Au point de vue spirituel, les missionnaires sont arrivés à des résultats surprenants chez des tribus aussi grossières. De véritables chrétientés ont surgi. En 1920, Mgr Augouard, dans un rapport à la Sacrée Congrégation de la Propagande, donnait ces détails sur la communauté chrétienne de Brazzaville : « Nos offices publics sont régulièrement suivis, et il n'est pas rare de voir des chrétiens faire douze et quinze kilomètres à pied pour venir à la messe chaque dimanche. Les jours de fête, ils font parfois plus de cent kilomètres. La cathédrale peut contenir 2.500 personnes, elle est comble chaque dimanche ; les jours de fête la moitié des assistants sont obligés de se tenir dehors. Ces derniers sont aussi recueillis que ceux qui sont à l'intérieur de l'édifice. La communion fréquente est en honneur ; *chaque dimanche il y a mille à douze cents communions à la messe* (1). »

Il faut lire la vie de Mgr Augouard pour soupçonner ce que de tels résultats ont coûté de longs efforts, de sacrifices quotidiens, d'abnégation absolue et de prière confiante. Quelle encourageante leçon pour les prêtres auxquels la Providence a confié le soin de terres ingrates ! Ne nous décourageons jamais. Voyez donc l'incomparable puissance de l'action sacerdotale, l'irrésistible influence des prêtres saints : la communion fréquente devient en honneur chez des peuples dont les mœurs étaient naguère atroces et basses. La véritable vie chrétienne y fleurit. Dans ce même rapport cité plus haut, Mgr Augouard raconte qu'au mois de juin 1918, « un missionnaire fut appelé au village de Potopoto pour une femme qui se mourait. Elle avait perdu connaissance : cependant le Père l'exhorta à bien mourir et lui donna l'absolution. Le lendemain, la femme allait mieux et avait recouvré l'usage de la parole. Elle dit au Père : « Lorsque tu es venu, hier, je ne pouvais pas bouger, mais j'ai entendu tout ce que tu me disais. Quand tu m'as exhortée à bien mourir, j'ai fait mon acte de contrition, *car Dieu n'est pas loin : il était à côté de moi.* » Étrange élévation intérieure de cette néophyte ! » ajoute l'évêque.

(1) A la messe de minuit de 1921, il y a eu quinze cents communions à l'église de Brazzaville. Dans l'année 1921, il a été distribué 58.000 communions dans Brazzaville ; 43.000 communions dans la mission M'Bmamou, érigée il y a dix ans.

Une petite négresse, Zoungoula, ne peut s'arracher de l'autel le jour de sa première communion. A la Sœur qui la presse de venir prendre son repas, elle répond : « *Mon âme est rassasiée, mon corps n'a pas faim* », et, laissée à sa dévotion, l'enfant passe toute la journée sans nourriture.

Cette même Zoungoula, âgée de 18 ans, se présente devant Mgr Augouard : « Ce que j'ai à vous demander, il faut que je le demande à genoux... Je voudrais être religieuse. » A l'évêque qui lui demande les motifs qui la poussent, elle en donne un d'une exquise charité : « Voilà, Monseigneur. J'ai remarqué que les Sœurs sont malades quand elles vont aux travaux des champs ; elles ont la fièvre parce qu'elles ne sont pas habituées à notre climat. Si je suis religieuse, j'irai dehors, les Sœurs resteront à la maison et elles ne seront plus malades ». L'évêque renvoya sa décision à six mois. « Cette enfant, raconte-t-il, qui dans sa candeur naïve s'imaginait que j'allais l'admettre tout de suite au nombre des religieuses (elle était toujours à genoux), joignit ses deux mains, et levant vers moi ses yeux gonflés de larmes : « Oh ! six mois ! » répliqua-t-elle avec un long soupir. Et avec un accent, non pas de désespoir, mais de profonde humiliation pour sa race dégénérée : *Mais alors, nous, pauvres noirs, nous ne pouvons donc pas aimer le bon Dieu comme les blancs?* »

Elle devint religieuse, après toutes sortes d'épreuves « devant lesquelles beaucoup d'âmes auraient faibli ». On l'appela Sœur Pierre-Claver, la première religieuse de race noire. Sa joie était sans bornes. Elle souhaita de soigner ses frères noirs atteints de la maladie du sommeil. Comme elle l'avait prévu, la contagion la gagna. Elle s'en réjouit : « Je me suis donnée corps et âme au bon Dieu, disait-elle ; maintenant il veut tout prendre. Cela me prouve qu'il a accepté mon sacrifice. Que puis-je désirer de plus ? »

Monseigneur Augouard est mort le 3 octobre 1921. C'est un grand missionnaire, un homme de Dieu dont l'exemple nous dit que, avec la grâce, les saints triomphent de tout.

M. VINCENT

Portraits chrétiens [1]

Les exemples de sainteté surgis à notre époque ont, sur la plupart des fidèles, une attirance prépondérante. Beaucoup parce qu'ils touchent à des âmes dont les luttes sont les nôtres, un peu aussi parce que l'histoire, déjà élaborée dans les procès de canonisation, en est plus aisée, plus vite écrite. Il est pourtant essentiel de sentir que toute sainteté vient du Christ, par l'Église, et que les premiers siècles de cette Église ont également abondé en héroïsmes spirituels. Sans doute la tâche devient, à cette distance, assez difficile. Il y faut la probité de l'historien qui complète, ou mieux, interprète les données souvent très brèves des premiers temps du christianisme par les conditions et les éléments que traversèrent les premiers ouvriers de l'Évangile.

C'est avec joie qu'on ouvre le récent ouvrage d'un historien déjà connu, le P. Jacquin, pour y méditer les vertus profondes des courageux défenseurs de la foi dans les premiers siècles.

En lisant ces biographies, volontairement ramenées aux seuls faits historiquement acquis, et dont chacune constitue un chapitre de l'ouvrage, on n'est pas étonné de voir chaque saint manifester à sa manière la charité du Christ : Ignace par l'esprit pacificateur, Polycarpe par la poursuite de l'hérésie, Justin par une pensée accueillante à tous quoique ferme dans la vérité, Irénée dans la conciliation, Origène dans une hardiesse que son obéissance seule empêche d'être téméraire, Cyprien d'une prudence admirable sous la persécution, l'ermite Antoine modéré en des austérités qui semblent excessives, Athanase enfin d'une fermeté indomptable en face des abus du pouvoir civil ou religieux. A la réflexion seulement, on remarque combien l'auteur a su mettre en relief cet aspect personnel des vertus pourtant communes à tous. Ce qui frappe plus vite, et c'est un autre attrait — il faudrait dire enseignement — de l'ouvrage, c'est l'actualité de ces confesseurs et martyrs de l'Église. Les hérésies d'alors, les passe-droits de l'État, les faiblesses et compromis

(1) *Portraits chrétiens. L'Église primitive*, par P. M. Jacquin, O. P. Un vol. in-16. Paris. Éditions de *la Revue des Jeunes*, 1924.

des timides de l'époque ressemblent à ce que nous voyons de nos jours ; et l'héroïsme de ces hommes d'Église s'accompagnait chez eux des mêmes incidents qui marquent notre vie à nous.

En songeant que le terrain de la sainteté est la même nature humaine, plongée dans une atmosphère toujours mélangée de bien et de mal, et que la source de cet héroïsme surnaturel est le même Christ éternel, l'exemple des premiers siècles de l'Église devient non seulement admirable, mais imitable. A l'heure où nous imaginons volontiers que l'Église va vers des luttes inconnues jusqu'ici, il est utile de lire cette page d'histoire. Elle nous enseigne que le même bien et le même mal s'affrontent toujours. Les hommes seuls se remplacent; mais combien ils se ressemblent, surtout dans la sainteté !

F. CLAVERIE.

Le Bienheureux Bellarmin

Le 13 mai 1923, l'Église a béatifié le cardinal Robert Bellarmin. A l'occasion du procès qui précéda cette décision, bien des travaux ont été publiés sur la personne et sur les œuvres du célèbre jésuite. Le P. Thermes, dans la biographie que nous signalons (1), n'a pas voulu entrer à fond dans le problème d'idées et les questions de personnes auxquels fut mêlé Bellarmin. Il fait œuvre d'édification, montrant comment cet homme d'Église s'est sanctifié dans les charges et l'étude.

Les charges manifestent chez lui un saint zèle et une grande bonté. Le zèle paraissait dans ses fréquentes prédications aux étudiants de Louvain, de Rome, ou à ses ouailles de Capoue : son visage en était rayonnant, ses auditeurs enflammés. La bonté l'emportait chez lui lorsque, provincial de Naples, il recevait avis du général de la Compagnie d'être plus ferme. La fermeté s'accentua, car il mena la réforme de son diocèse de Capoue avec grande énergie : ce fut pourtant sa bonté qui ramena le plus de prêtres et de fidèles à leur devoir. Quant aux pauvres, il fut toujours désarmé devant eux.

(1) *Le Bienheureux Robert Bellarmin*, par J. Thermes, S. J. Collection « Les Saints », Paris, Lecoffre, 1923.

L'étude fut l'autre forme de son activité incessante. Esprit brillant, lettré, secondé par une mémoire étonnante, il manifeste dans ses livres un goût de prédilection pour les bases scripturaires et historiques de la doctrine. L'époque d'ailleurs le voulait. Dans les discussions avec les protestants, les gallicans, lors de ses missions auprès des États, dans les procès comme celui de Galilée auxquels il prit part, les études qu'il avait entreprises étant professeur à Louvain et à Rome, les ouvrages de controverses qu'il avait publiés, ses travaux sur la Vulgate, lui permirent de rendre à l'Église d'éminents services. Pour elle, il entreprit de rassembler des armes : il s'en servit d'ailleurs tout le premier avec vaillance.

La vie de Bellarmin prit des formes si variées qu'il est difficile, en la parcourant, de déterminer, au point de vue naturel, son caractère, et du point de vue surnaturel la vertu qui excelle. Humble et simple, il l'était avec charme dans ses rapports, quoique son autobiographie nous étonne. Obéissant envers ses supérieurs, et pourtant son titre de conseiller du Souverain Pontife le mettait en situation fort délicate. Envers Dieu, dans sa vie intérieure, là se trouve la belle unité de sa vie. Sa piété de cardinal est plus mûre, plus intense, elle n'est ni plus ni moins filiale que sa piété d'adolescent et de novice.

F. Claverie.

Saint Pierre Claver

Saint Pierre Claver (1) fut pour les nègres d'Amérique ce que Barthélemy de las Casas avait été pour les Indiens de ce pays. Dès la conquête par les Espagnols, le savant dominicain avait dû user de tout son talent pour défendre les Indiens contre la cruauté des colons. Après un siècle de vigilance de la part des missionnaires, l'esprit de lucre trouva un détour : l'importation des nègres d'Afrique. C'est alors qu'un nouvel apôtre surgit, qui devait être protecteur de ces autres persécutés : ce fut le

(1) *Saint Pierre Claver*, par Gabriel Ledos. Collection « Les Saints », Paris, Lecoffre, 1923.

P. Claver. Modeste, mais énergique, ce saint missionnaire consacra sa vie à neutraliser les conséquences terribles du honteux trafic entrepris par les Européens. Entré jeune dans la Compagnie de Jésus, envoyé tôt en Amérique, Pierre Claver fut de suite frappé par la misère profonde de ces esclaves. Pour ceux qui vivaient déjà sous un maître, il organisa l'enseignement religieux, la pratique des sacrements, et intervint auprès des colons pour obtenir une discipline au moins humaine de ces serviteurs. Ceux qui arrivaient, menés en troupeau sur les navires puis sur les marchés de Carthagène, méritaient plus encore ses soins. Il ne se ménagea pas, visitant les camps, montant sur les vaisseaux avant leur entrée au port, débattant avec les trafiquants les conditions de leur emploi. A ces êtres affolés par les coups, par la séparation barbare d'avec leur famille, corrompus par une triste promiscuité, contaminés par un long séjour dans des cales sans air, Pierre Claver, et ses auxiliaires, des noirs qui servaient d'interprètes, apportaient un peu de réconfort physique, l'espoir d'une servitude moins cruelle, par-dessus tout le secret du courage en leur annonçant le Christ. Et sa parole, ardente de charité, son action apaisante ouvrait les cœurs, convertissait les nègres en grand nombre.

Tant de labeurs, mêlés de mortifications auxquelles l'apôtre ajoutait encore dans la solitude, avaient leur secret dans une vie intérieure intense, dont l'historien nous révèle quelques détails. Le renoncement fut, chez lui, porté jusqu'à l'héroïsme : il offrit à Dieu toutes les fibres de sa sensibilité, en rançon pour les âmes des pauvres noirs.

La biographie de G. Ledos sera d'une grande utilité, spécialement aux membres de l'œuvre de saint Pierre Claver. Dans un ouvrage de proportion restreinte, l'auteur a su condenser de nombreux faits, les présenter dans un style alerte qui laisse les personnages évoluer vivants dans leur cadre. Cette lecture ravivera la charité chrétienne envers les noirs et suggérera des vocations de missionnaire.

F. Claverie.

Avec la permission des Supérieurs
Imprimatur : † Felix, episc. Forojul.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin. — Ligugé (Vienne

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XI

OCTOBRE 1924-MARS 1925

Les Principes et la Pratique

A. de Boissieu. — Notes de direction 154, 435
E. Flicoteaux. — L'Épiphanie de Notre-Seigneur 352
R. Garrigou-Lagrange. — L'augmentation de la charité et les actes imparfaits 321
— L'augmentation de la charité et le péché véniel 425
— La mortification ou purification active 521
E. Hugueny. — Explication du psaume 71 17
D. Joret. — A la suite du Maître 135
— L'attrait souverain du Christ en croix 209
— L'ascension de Jésus dans le cœur des siens . . 335
— L'Incarnation de Dieu et les besoins de chacun de nous 537
A. Lemonnyer. — Oraison et liturgie 5
— La prière chrétienne de demande. . . . 558
A. Molien. — Fête de l'Immaculée Conception de Marie . . 236
E. Pichery. — Les Béatitudes 105

Les Maîtres et les Modèles

A. Ailleaume. — La doctrine du Vén. Baudouin 31
M. C. de Ganay. — Agnès de Langeac 462
P. Jérôme. — Jean de Saint-Samson 272, 440, 575
Et. Lajeunie. — Anne de Guigné 44, 159, 273
B. Leplus. — S. Jean Damascène. 589
B. Sodar. — Jeanne Deleloë 250

Textes Anciens

S. Bernard. — Les noces spirituelles 64
*** Mystères joyeux du Rosaire 178
*** Mystères douloureux du Rosaire 292

S. Ignace. — Épître aux Romains 397
S. Jean Damascène. — Canon sur l'Annonciation 598
Ste Térèse. — Est-il utile de connaître les grâces dont nous sommes favorisés? 493

Les Idées et les Œuvres

J. Blouet. — Le noviciat et le scolasticat ecclésiastiques. . . 406
M. C. de Ganay. — Une correspondance spirituelle au XIII[e] siècle. 512
F. Gellé. — Chronique de pédagogie 203
E. Hugon. — L'organisme surnaturel dans l'âme des petits enfants 503
L. Lavaud. — Médiocrités ou examen de conscience théologique. 69
Ét. Lajeunie. — La vie intérieure de Jean du Plessis . . . 605
H. L. — A propos du congrès de Malines. 92
Notes d'hagiographie dominicaine 410
Dom de Vathaire. — Chronique de liturgie. 189
M. Vincent. — La mystique et les œuvres 304
— Un missionnaire 614
J. Viollet. — L'association du mariage chrétien 315